

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

..... les Encres de Vie
Encres de vie



Dominique Aguessy

Un combat aux mille visages

Récit

L'Harmattan

MON PETIT ÉDITEUR

MATILDA

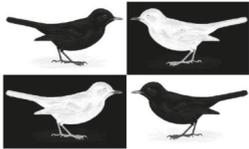
Jacqueline Calébert

Roman

une collection

Philippe Colmant

Le dilemme du merle



DEMOEL

Claude Donnay

L'HEURE DES OLIVES



M.E.O.

roman

JACQUES RICHARD

Sur rien mes lèvres

Le Cormier

Philippe Leucx

Le rouge-gorge



La main aux poises

Éditions Henry

LES CAVALCADOURS DE PÉGASE

JEAN-LOUP SEBAN



LA RONDE POÉTIQUE MMXXI

Monique Thomassette

Attentes

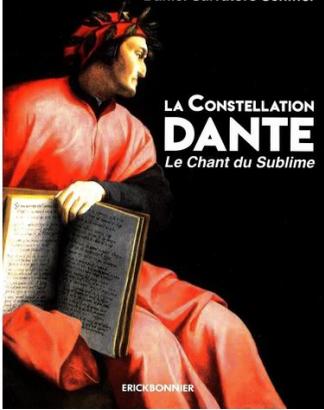


Poésie
Poèmes et Dialogues

Monéveil

Daniel Salvatore Schiffer

LA CONSTELLATION DANTE
Le Chant du Sublime



ERICKBONNIER

Martine Rouhart

LES AILES BATTANTES

Préface de Philippe Remy-Willen



M.E.O.

récit

Gabriel Ringlet

Va où ton cœur te mène



RINGLET

Arnaud Delcorte

TROUBLE



éditions unieffe.

S O M M A I R E

PRÉSIDENTE ANNE-MICHÈLE HAMESSE	Éditorial	3
VICE-PRÉSIDENTS MICHEL JOIRET MARTINE ROUHART	Le poète Werner Lambersy nous a quittés par Michel Joiret	5
TRÉSORIER CARINO BUCCIARELLI	Les entretiens de l'AEB	
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL CHRISTIAN DEBRUYNE	Dominique Aguessy par Colette Frère	10
CONSERVATEUR DU MUSÉE CAMILLE LEMONNIER JEAN-LOUP SEBAN	Stéphane Maton-Vann par Colette Frère	16
DIRECTEUR DE L'ESPACE SIMENON JEAN-BAPTISTE BARONIAN	Jérémie Tholomé par Arnaud Delcorte	19
ADMINISTRATEURS ÉRIC ALLARD ISABELLE BIELECKI ARNAUD DELCORTE COLETTE FRÈRE SYLVIE GODEFROID PHILIPPE LEUCKX ROBERT MASSART ALEXANDRE MILLON YVES NAMUR	Dans les coulisses	25
DANIEL SALVATORE SCHIFFER ÉVELYNE WILWERTH	Chronique théâtrale	27
	Lectures	28
	Activités de nos membres	58
	Exposition Tjukurrpa	66
	Cotisations 2022	67

Éditeur responsable: Anne-Michèle Hamesse

Comité de rédaction: Carino Bucciarelli, Anne-Michèle Hamesse, Martine Rouhart, Michel Joiret.

Mise en page : Frédéric Vinclair

Relecture: Daniel Charneux

Impression: Reliart (Bruxelles)

Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

Éditorial

Bonjour Chers Amis

Depuis le temps qu'on en rêvait....

Se retrouver, faire la Fête ensemble.

Presque débarrassés de cette distanciation sociale qui nous a fait souffrir, qui nous a isolés, rendus craintifs, distants.

Il était temps que ca cesse !

Temps de se retrouver, se parler, s'embrasser, se toucher.

Oui, je sais, rien n'est fini.

Le virus a la peau dure, il rôde toujours, il nous embêtera encore.

Mais nous avons désormais des armes, les vaccins, les pass sanitaires, et surtout une volonté intacte, celle de nous retrouver.

Ne nous fallait-il pas cet avertissement, le danger d'une solitude annoncée pour nous rapprocher, pour désirer unir nos talents au lieu de les voir s'affronter, de nous réjouir de nos accords au lieu de voir nos différences, de nous aider au lieu de nous jalouser, de nous lire au lieu de nous ignorer ?

Nous qui sommes si souvent tentés par les sirènes de l'individualisme ?

Chanter ensemble, ce n'est pas déchoir, au contraire ne serait-ce pas la meilleure façon de faire entendre nos voix si diverses, si particulières, mais si faibles aussi quand elles ne sont pas accompagnées.

Pendant la pandémie, nous ne sommes pas restés inactifs.

Nous avons écrit, écrit, encore écrit, toujours écrit.

D'autres dessinaient, peignaient, composaient de la musique, la jouaient, dansaient ; les artistes n'arrêtent jamais.

La création de s'arrête jamais.

ÉDITORIAL

L'Art ne s'arrête jamais.

Lors de la dernière Foire du Livre, plusieurs livres ont été présentés, mais déjà à ce moment, la foule pour les accueillir n'était pas au rendez-vous.

Combien de livres sont passés inaperçus, combien d'auteurs ont été ignorés !

Nous étions obligés à nous montrer discrets.

Alors, à l'AEB, on s'est dit que c'était le moment de gommer ces défaillances.

Aussi avons-nous songé en ces temps de timide renaissance à organiser une Fête des Auteurs.

Avec l'aide constante de la Vice-Présidente Martine Rouhart.

Nous avons invité quelques éditeurs que nous connaissons bien.

Il y aura M.E.O. et Le Coudrier.

Michel Joiret vous les présentera.

Ensuite nous avons invité un auteur-compositeur belge, Olivier Terwagne.

Il me reste à vous souhaiter de vivre avec ferveur cette renaissance à La Maison des Écrivains ce soir pour y célébrer la Fête des Auteurs, notre Fête à nous, réunis tous ensemble pour une fête de l'amitié retrouvée !

Je vous demande de savourer ces moments rares, qui nous voient enfin ce soir à la Maison de Écrivains, pour y célébrer la Fête des Auteurs, notre fête à nous, réunis tous ensemble !!

Anne-Michèle Hamesse

Le 20 octobre 2021

Le poète Werner Lambersy nous a quittés

par **Michel Joiret**

*Seigneur puisque tu n'existes pas
Je me confie à toi
Je n'ai personne d'autre à qui me
Confier je sais que c'est à moi
Que je parle de moi¹
Et que ma mort ne répondra pas*

1. Werner Lambersy, *Le jour du chien qui boîte*, éd. Henry, coll. La main aux poètes, 2020.

L'automne vient d'emporter mon ami, mon vieux pirate, poète étincelant, baroudeur, amoureux fou, citoyen du monde, fervent (fiévreux) dans l'intensité de son propos, mécréant ou ritualiste, c'est selon, silencieuse à ses heures auprès des maîtres en de virtuelles et lointaines maisons de thé... Lui qui incarnait LA poésie, qui en a fait son langage unique, le jouisseur de mots qui ne passait jamais distraitement devant un comptoir de livres, qui partageait son temps entre tendresse, amour et solitude, Lambersy, lauréat autant qu'il est possible, accueillant les hommages mais n'écoulant en lui que la voix du prochain texte requis, « donné », à peine écrit et déjà en totale résonance avec une identité bouillonnante...

Je l'ai connu entre deux voyages – le plus souvent intérieurs, sensible aux gens de hasard bien plus qu'aux terres traversées, m'expliquant combien l'eau du Gange pouvait rafraîchir le fond de l'être, me restituant le cérémonial des moines bouddhistes soucieux de garnir leur bol de riz, détaillant l'accueil enthousiaste qui lui fut jadis réservé à l'aéroport de Tel Aviv, professant une affection ardente pour les plus humbles,

..... WERNER LAMBERSY NOUS A QUITTÉS

trouvant miraculeusement les mots du cœur pour le peuple de Chine et de Corée... Que dire alors des femmes sinon qu'elles lui inspiraient tout à la fois respect et plénitude ? Quant à sa compagne qu'il avait si lumineusement conquise, elle lui a fourni ce comptant de vie précieuse qui lui était essentiel.

Le bistrot (plutôt que le café, voire la taverne...) lui a fourni l'escale la plus appropriée à son désir d'être parmi les autres. Entre comptoir et table de rencontre, la vie citadine battait en lui comme un deuxième cœur. Sans rendez-vous, mais avec une ponctualité instinctive, Werner s'est rafraîchi l'âme depuis toujours, traversant les rues, les places, et trouvant sans les chercher, les gens de-ci de-là qui venaient (ou revenaient) naturellement vers lui. Ce vrai compagnonnage a garni le fond de ses toiles intimes. Plus proche de l'anarchiste Bakounine que d'une société de pouvoir et d'argent, il récusait les « génuflexions », le « paraître » autant que les civilités mondaines. Je l'entendrai toujours marteler à la tribune de la Maison des Écrivains : «... *ce sont les gens qui m'intéressent.*»

*Je tape aux portes des bistros
Après les heures de fermeture
Et je couche sur des paillasses
Qui puent ou dans les métros ²*

2. *Ibid.*

Werner Lambersy n'a guère besoin de solliciter les éditeurs confirmés qui, naturellement, se tournent vers lui. Mais il les boude au profit d'éditions périphériques, plus modestes et soucieuses d'affirmer leur jeune identité. Ainsi, le recueil *Escaut ! Salut. Suite zwanzique et folkloresque*, textes traduits par Guy Commerman, Opium éditions. Dans *Le Carnet et les Instants*, Frédéric Saenen détaille le projet : *Le recueil se déambule à flanc de berges et se pérégrine à rebours, depuis un aval situé à Antoing jusqu'à l'embouchure anversoise. Une*

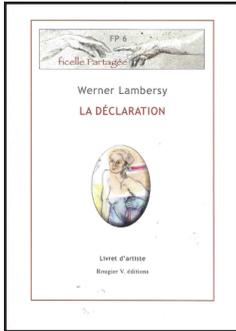
WERNER LAMBERSY NOUS A QUITTÉS

démarche à contre-courant. Que Thomas Joiret explique en ces termes, dans une élégante postface : En remontant le fleuve jusqu'à son lieu de naissance, l'auteur effectue bel et bien, par la force de son geste, un inéluctable travail de mémoire. Une mémoire neuve. Sans romantisme ni nostalgie. Les confessions modernes d'un Homme dont l'Escaut ride à peine les reflets. La simple restitution du conteur dans le papier d'argent de ses eaux.

Le poème continue de régner sans partage jusqu'à ce jour ! Il se nourrit de rencontres, de voyages et s'immisce volontiers dans le projet fraternel d'autres créateurs. Pour Lambersy, la poésie est acte d'amour et le poète s'y consacre en permanence, réservant puissance et intensité à l'écriture protéiforme du monde : *Poème et son mystère est d'avoir besoin des mots préférés dans leurs sons et sens indissociables, architecture vocale et vocative ; poésie qui d'abord s'arrache, comme, au corps du poète.*

Ainsi s'exprimait l'auteur de *Quoique mon cœur en gronde* (1985). Le ton est identique mais, au fil des jours, les textes ont gagné en fluidité. C'est comme si les mots lui obéissaient, trouvant naturellement la place qu'il leur assigne, réservant au poème une charge sémantique inouïe ! À chaque livre, une enveloppe formelle, comme l'ADN d'un espace de vie qu'il ne pourrait reproduire stricto sensu. *La toilette du mort* (2006), *L'Arche et la cloche* (1988), *Noces noires* (1986), *D'un bol comme image du monde*, avec illustrations de Lee Ye Ji et Thai Le Dinh, *Pippa* (2016), *Vie et mort du sentiment étrange d'être dieu* (2017), *Lettres à un vieux poète* (2017). Le mode de fonctionnement n'a pas changé quel que soit l'écart entre deux périodes d'écriture : un thème, dispersion des mots, association, recours à la disposition naturelle des espaces et le missile est lancé, chargé d'amour et de sens... C'est à la fois prodigieux et déconcertant pour un analyste ! Deux ouvrages

WERNER LAMBERSY NOUS A QUITTÉS



récents : *La Déclaration*, peintures de Vincent Rougier (2018) et *J'ai fabriqué un lever de soleil* (2018) attestent la vitalité créative d'un poète en perpétuelle invention ! Dans le premier, l'espace réservé à l'amour fait éclore de palpitantes et tendres feuilles ; pour le second, où la forme incantatoire est privilégiée, le poète s'attarde sur la pérennité d'une œuvre de beauté et use d'éléments parfaitement contemporains pour souligner les analogies entre les destinées d'époques différentes.

Une fois encore, l'invention trouve son urgence et sa nécessité ; une fois de plus, le ruissellement des mots organise le développement du thème. Voyageur infatigable (Indes, Corée du Nord, Israël...) le poète est invité partout où les mots se déclinent, comme attendu pour la citoyenneté même du poème.

Werner Lambersy, qui trempe volontiers sa plume dans le registre du cantique et de l'invocation, convoque un vocabulaire de proximité chaque fois qu'il évoque ses origines, ceux qu'il aime et les humeurs du temps qui abritent sa propre légende. Ainsi pour *Escaut ! Salut* (2015), où les textes inspirés par le fleuve trouvent leur justification parmi les gens du fleuve (Pablo Neruda n'est pas éloigné d'une telle démarche). *Anvers ou les Anges pervers* (réédité en 2015) offre au lecteur l'unique parcours en prose que le poète a consenti. Anvers, la ville flamboyante où la maison de Pierre Paul Rubens accueille les visiteurs du Siècle d'or ; la ville où l'on peut suivre une fille dans les ruelles historiées aux façades patinées... Sans oublier que, chez Lambersy, comme chez Verhaeren, Maeterlinck ou Elskamp, le français a traversé la rocaïlle de la langue pour marcher sur les pas de l'aventurier « *aux semelles de vent* ».

*Je suis triste d'une tristesse de
Trempage de feuilles de thé et*

WERNER LAMBERSY NOUS A QUITTÉS

*D'aloès pour la teinture noire
Des draps de l'office des morts*

*Comme la farine qui colle aux
Doigts de qui prépare les soles
Fines à la poêle et décortique
Les filets dans un beurre brun*^{3.}

3. *Ibid.*

Nous reste le signal ultime : *Memento du Chant des archers de Shu*, publié en 2021 (maelstrÔm reEvolution). Otto Ganz, ami et postfacier, évoque le destin de l'écriture : *Double lucidité du poète qui s'observe vieillissant tout en constatant que, le moment venu, le poème, se passant de lui, conservera force et vigueur... Prémonition ? Révélation de « ce moment grave et flamboyant où le poète devient poème... » ?*

Une évidence à la lecture d'une œuvre majeure de la poésie contemporaine.



Werner Lambersy et Thomas Joiret à la Maison des Écrivains.

Photographie: Michel Joiret.



Les entretiens de l'AEB

Entretien de Dominique Aguessy avec Colette Frère

à propos de:

Un combat aux mille visages. Récit. Bruxelles: éd. L'Harmattan, coll. Encre de vie, 2021.

Dominique Aguessy signe, dans la collection « Encres de vie » chez l'Harmattan, *Un combat aux mille visages*. Témoignage de la lutte d'une intellectuelle née en Afrique pour s'imposer dans un monde où règnent encore racisme et patriarcat. Mais aussi confidences d'une épouse, d'une mère gardienne de la tradition. Et souvenirs d'une enfance vécue ailleurs. Un livre d'éclats et de murmures.

Colette Frère : Vous avez été, Dominique Aguessy, durant douze ans, secrétaire générale adjointe à la Confédération mondiale du travail, ensuite chercheuse à l'Institut de sociologie de l'ULB, puis consultante en relations industrielles pour la Commission européenne, c'est un destin assez exceptionnel pour une femme née en Afrique, en 1937. Qu'est-ce qui vous motive ? Qu'est-ce qui vous a poussée durant ce parcours ?

Dominique Aguessy : Les circonstances adverses, le dépaysement, les discriminations, mais aussi la recherche d'une vie socialement utile. Dans l'ordre chronologique, j'ai

d'abord été associée à l'Institut de sociologie de l'ULB, puis Secrétaire générale adjointe de la Confédération Mondiale du Travail, pendant trois mandats successifs, puis consultante en relations industrielles, quelques années seulement, pour la commission européenne et d'autres institutions.

C. F. : Vous avez grandi entre le Bénin et le Sénégal, entourée de trois chiens nommés : Vanité, Tout-Passe et Chimère. Avez-vous eu une enfance baignée de sagesse et de philosophie ?

D. A. : Certainement. Mes parents avaient un regard sur le monde empreint de compassion pour les difficultés quotidiennes mais ils gardaient la capacité de s'émerveiller de la beauté de la nature, d'un geste altruiste d'un inconnu. Là où se manifeste le poison, disaient-ils, réside le contrepoison. Il faut le chercher pour le trouver car rien n'est assez évident pour vous dispenser de l'effort de la recherche d'une solution. Les noms de nos trois chiens étaient une manière adaptée à de jeunes enfants d'aborder des concepts philosophiques utiles pour la vie quotidienne. Il fallait expliquer chaque mot et trouver d'autres exemples de leur utilisation.

C. F. : Vous venez d'une fratrie de sept enfants, vous étiez la cinquième, votre père était médecin et votre mère sage-femme. Quelle place la femme occupait-elle dans le discours de vos parents ?

D. A. : Notre mère avait le don d'exprimer ses options fondamentales en phrases courtes, formules destinées à être mémorisées. Aussi disait-elle, quelles que soient les circonstances, ce qui importe, c'est le respect mutuel. Même en cas de désaccord.

Les femmes représentaient un contre-pouvoir avec l'objectif de nuancer les décisions qui seraient prises par une partie seulement de la société, les hommes.

La colonisation a souvent confondu les pratiques de régulation interne des sociétés classées sous la même étiquette d'archaïsmes, voulant les remplacer par des formes modernes dites civilisées. Le pari a-t-il été gagné ?

Peu de filles de notre génération ont pu poursuivre des études secondaires et universitaires. Les écoles étaient d'abord destinées aux garçons. Mais nos parents pensaient que cela aggravait injustices et déséquilibres au sein de la société. Ils luttèrent pour leurs enfants (et pour bien d'autres) pour l'accès des filles aux structures éducatives et encouragèrent parallèlement l'apprentissage de plusieurs langues, outre le français.

C. F. : Vous avez grandi, dans l'ère colonialiste, dans une société à deux vitesses. Votre volonté de vaincre vient-elle de là ?

D. A. : Je ne pense pas. Mes deux parents étaient des militants qui voulaient changer les sociétés de l'intérieur. Mon père, médecin de sa profession, s'engagea en politique dans le processus qui mena aux indépendances. Il refusa le poste d'ambassadeur après les indépendances disant qu'il laissait à présent la place aux jeunes. Loin de l'idée et des pratiques de certains chefs d'état aujourd'hui qui se veulent élus à vie et sont prêts à changer la constitution pour être rééligibles.

C. F. : Vous avez épousé, vos études de sociologie industrielle et de littérature terminées, un Belge bruxellois, fonctionnaire européen détaché au Sénégal. Les circonstances personnelles et professionnelles vous ont amenés à revenir en

Belgique. Vous êtes installés à Uccle. Vous y décrivez une vie compliquée en proie aux injures à peine déguisées. Comment échappe-t-on à la colère ? Comment s'intègre-t-on ?

D. A. : En essayant de comprendre ce qui se passe réellement, d'où viennent les préjugés sommaires qui ne sont certes pas une preuve d'intelligence. Convaincue de l'universalité des valeurs humaines, elles m'ont servi de boussole. L'inaction pourrait nous faire sombrer dans la colère. Ou la dépression Mais une vie sociale active offre d'autres critères d'analyse, des rencontres diversifiées, des moments de bonheur.

C. F. : Vous citez François Cheng : « Être d'ailleurs, ce n'est pas être de nulle part. » Est-ce pour cela que votre premier livre fut en 1993, *Les chemins de la sagesse, contes et légendes du Sénégal et du Bénin* ?

D. A. : Peut-être. La vie est un chemin certes semé d'obstacles, de drames de malheurs plus souvent qu'on ne voudrait Mais celle qui m'est donnée, j'essaie de la vivre pleinement. De trouver ma place au milieu des autres, avec les autres. Accepter les découvertes, les remises en cause. Ne pas se départir de cette conviction de l'appartenance à une même humanité. S'y référer en temps de crise.

C. F. : À partir de là, vous n'arrêtez plus d'écrire. Surtout des poèmes mais aussi des nouvelles et des essais. Pourquoi à cinquante ans, avez-vous éprouvé le besoin d'écrire ?

D. A. : J'ai toujours voulu écrire. Mener de front une carrière professionnelle et une vie de famille laissait trop peu de temps à la mise en forme de textes personnels. Il a fallu attendre de

pouvoir le faire.

C. F. : Vous dites avoir beaucoup pensé, en écrivant ce livre de vie au neurologue et écrivain Boris Cyrulnik. Pourquoi ? Quel est « le pont » entre vos vies ?

D. A. : J'ai beaucoup aimé son analyse des tuteurs de résilience, des rencontres de personnalités qui vous tendent la main à un moment critique et vous empêchent de sombrer.

C. F. : Vous avez reçu la Légion d'honneur en 2000 et vous êtes, depuis 2013, Chevalier des Arts et des Lettres. Est-ce que cela efface les années de mépris et de condescendance que vous avez subies ? Oublie-t-on jamais ?

D. A. : *Tant de chemins ouverts*, c'est le titre d'un de mes recueils de poèmes. Il y a tant à faire, je ne pense nullement à effacer des insultes ou à combler des manquements. Je laisse à ceux qui tiennent des propos inconvenants leur responsabilité en la matière.

Les distinctions se réfèrent au travail accompli sur le terrain. La légion d'honneur m'a été remise sur proposition du Premier Ministre Lionel Jospin. La lutte contre les dictatures, l'engagement à différents niveaux pour la libération des prisonniers d'opinion, des syndicalistes en particulier ont marqué mon itinéraire tant professionnel que personnel. Et plus largement. Il se prolonge aujourd'hui par mon adhésion au PEN CLUB, section de Belgique et de Paris pour la défense des écrivains, journalistes, poètes emprisonnés par des régimes autoritaires au mépris de toutes les conventions internationales.

La distinction de Chevalier des Arts et des Lettres reconnaît ma contribution à la promotion de la langue française et rejoint

l'objectif de l'accès à la scolarisation pour toutes les filles dans les pays du sud notamment. Développer le goût de la lecture, quel que soit le support, papier ou numérique pour stimuler la réflexion et l'esprit critique. J'ai souvent eu la joie de conduire des ateliers l'après-midi avec les jeunes dans des instituts français, et le soir de susciter des tables rondes ou conférences débats sur des sujets ayant trait à la littérature. Tout en poursuivant mon chemin d'écriture.

C. F. : En refermant votre livre, qui est à la fois solaire et désespéré, je me suis demandé si vous étiez une femme heureuse...

D. A. : Une vie aussi passionnée et passionnante invite au partage, à la solidarité et à l'exercice de la liberté. La vie tout simplement.



Entretien de Stéphane Maton-Vann avec Colette Frère

à propos de:

Falciato. Nouvelle. Bruxelles: éd. Lamiroy, coll. Opuscules # 141, 2020.

1. Le prix du roman Gay a été créé en 2013. Il récompense des œuvres d'une littérature d'inspiration homosexuelle.

Stéphane Maton-Vann reçoit, à Paris, le « Prix du Roman Gay-roman court ¹ » pour sa nouvelle *Falciato* éditée chez Lamiroy. Un récit librement inspiré de la vie de Matthew Shepard, jeune homosexuel américain, battu à mort pour ses choix.

Colette Frère : Stéphane Maton-Vann, vous êtes un habitué des prix littéraires puisque vous avez déjà, pour vos œuvres théâtrales, reçu le Prix Sabam et le Prix Robert Urbain. Ce dernier prix, qui vous a été remis, à la Marie de Paris-Centre, par Gérard Goyet, a-t-il une saveur particulière ?

Stéphane Maton-Vann : Ces premiers prix récompensaient un travail de ma prime jeunesse, je pense qu'on saluait ou encourageait alors mon audace. Aujourd'hui, un jury international, composé de mes pairs et de professionnels, récompense un travail d'adulte, un texte difficile, très difficile, qui parle d'amour, de différence et de discrimination... Cela me rend tellement heureux ! La saveur d'avoir été entendu.

C.F. : Pourquoi avoir choisi de relater ce crime ? Y-a-t-il des passerelles avec votre propre histoire ?

S.M.-

V. : L'histoire de Matthew Shepard m'a toujours bouleversé. Depuis 1998, je pense à ce gamin qui a été torturé et assassiné, à la douleur de ses proches, au sentiment d'injustice qui en découle. J'ai moi-même été violé à seize ans, j'avais laissé ce traumatisme dans un coin de ma tête, trop fragile pour l'aborder, puis un jour vient où l'on se dit : il faut en parler, c'est le moment. Et lier ces deux histoires devint une évidence pour l'écriture de ce récit...

C F : Vous publiez sous le nom de Stéphane Van Ranst. Pourquoi avez-vous changé de nom d'auteur pour *Falciano* ? Est-ce un tournant ?

S. M.-V. : En France, depuis mes études à Paris, on a toujours écorché mon patronyme. Donc je songeais à adapter un pseudonyme. À la suite du départ de ma Maman, faire de son nom de jeune fille le mien m'a paru le plus bel hommage à rendre à cette femme qui m'a baigné d'amour. Je sentais aussi, il est vrai, que ce texte amorcerait un tournant dans mes choix d'écriture. Et c'est le cas !

C.F. : Vous estimez-vous, aujourd'hui, comme un porte-parole de la Communauté LGBT+ ?

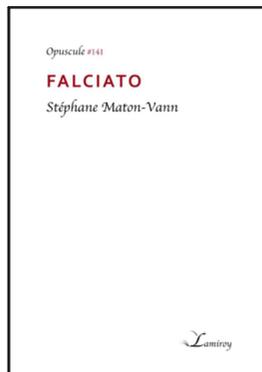
S.M.-V. : Étrangement, non ! Car ce thème n'apparaît que peu dans mon travail. Même si aujourd'hui j'ai conscience que certains m'attendent et espèrent d'autres textes abordant cette thématique. En revanche, l'accueil que m'a réservé la communauté LGBT+ bruxelloise à mon retour de Paris, m'a beaucoup ému. Et là, j'ai un réel sentiment de fierté, être un maillon d'une communauté digne, qui garde la tête haute et qui demeure bienveillante. C'est très porteur !

C.F. : Vous dédiez votre œuvre à vos parents et à Matthew Shepard. Dans la nouvelle, vous décrivez le père de votre héros comme « un mécréant, bouffeur de curé » et la mère comme « la fille spirituelle de Groucho Marx et d'Hannah Arendt ». Sont-ce vos parents que vous décrivez ainsi ? Ont-ils d'emblée accepté votre différence ?

S. M.-V. : Oui, il y a beaucoup de mes parents dans ce couple, quand bien même j'aurais quelque peu romancé mon récit pour lui donner un parfum plus anecdotique et parfois plus littéraire. Papa était un vrai homme de gauche, avec des valeurs humanistes, et Maman contrebalançait souvent en faisant le pitre pour apaiser les douleurs de la famille. Ils ont en effet toujours accepté et respecté ma différence. Il suffit de voir leur visage rayonnant sur les photos de mon mariage ! Papa m'a dit alors que je n'avais pas encore dix-huit ans : « Qui que tu aimes, aime-le très fort ! » Je n'ai jamais oublié ce conseil.

C.F. : Quels sont, aujourd'hui, vos projets ?

S. M.-V. : Achever un recueil de nouvelles (c'est en bonne voie), reprendre l'écriture dramaturgique de la scène, m'accorder davantage de temps pour laisser ma plume faire son voyage, vivre.



*Entretien de
Jérémie Tholomé
avec
Arnaud Delcorte*

à propos de:

La Fabrique à cercueils. Poésies. Bruxelles: éd. maelström reÉvolution, coll. Bookleg # 161, 2020.

Jérémie Tholomé est poète et performeur, il a débuté sur scène lors de soirées slam en Belgique francophone.

Après *Rouge charbon* publié en 2019, *La Fabrique à cercueils* est son second recueil de poésie.

Arnaud Delcorte : Ta *Fabrique à cercueils* frappe comme un coup de poing au plexus, texte à la fois engagé et caustique, fort et désabusé. Peux-tu nous décrire ce projet ?

Jérémie Tholomé : Au départ de ce recueil de quatorze textes, il y avait mon envie de décrire poétiquement ma perception du monde du travail. Ces textes sont en lien les uns avec les autres et forment une histoire avec un début (un travailleur se réveille dans son lit avec une boule au ventre) et une fin (un accident survient dans une entreprise de fabrication de cercueils).

À l'époque de l'écriture du manuscrit entre mars et avril 2020, je travaillais déjà depuis douze ans dans différents services sociaux et j'observais que les institutions semblaient de plus en plus gérées comme des entreprises, avec des

objectifs chiffrés et des protocoles relevant, à mon sens, du secteur « marchand ». L'humain a tendance à disparaître, même dans les services sociaux et, au bout de la chaîne, ce sont les plus fragiles qui en pâtissent. Cette gestion à l'anglo-saxonne se traduit même dans le langage utilisé au quotidien, à grand renfort d'expressions comme « as soon as possible » ou « apéritif afterwork ». Les hommes et femmes politiques ne sont pas en reste : ce sont eux qui parlent très souvent de « tax-shelter », de « green-deal », etc.

Sur le fond, le recueil nous invite à nous poser la question du sens de notre travail, de notre rapport à celui-ci, de nous interroger sur les notions de cadence, de vitesse et d'instantanéité que demandent les entreprises. Sur la forme, j'ai voulu que les textes apparaissent la plupart du temps de façon compacte afin que le lecteur ressente l'oppression dont souffrent bon nombre de travailleurs aujourd'hui. Certains lecteurs pensent que je travaille réellement à la chaîne dans une usine : je crois donc qu'il y a quelque chose d'universel dans ce texte.

A. D. : Y-a-t-il un lien entre ta poésie et ton action de travailleur social et de psychopédagogue ?

J. T. : À certains moments, la poésie a été un prolongement de mon travail social. En 2016, lorsque j'étais en lien avec des jeunes en décrochage scolaire, je les avais accompagnés à une scène mensuelle de slam de poésie organisée à Charleroi. Ils devaient y prendre la parole mais avaient insisté pour que je le fasse aussi. Eux n'y sont plus retournés mais j'ai continué à m'y produire au fil des mois. La plupart de mes textes écrits entre 2016 et 2018 témoignent du quotidien de jeunes en difficulté dans une ville décriée, elle-même située dans une société belge où les problèmes sociaux ont tendance à être de

plus en plus individualisés. Ces textes ont été regroupés dans mon premier bookleg, *Rouge charbon*, paru chez maelstrÖm reEvolution en 2019.

L'avantage de la poésie, par rapport à un ouvrage de sociologie par exemple, est qu'elle passe d'abord par nos cœurs et nos tripes, là où les articles scientifiques ou les rapports d'activité s'adressent à nos cerveaux, en nous coupant de nos émotions. Par contre, la poésie est un art, elle ne doit jamais devenir un simple outil de dénonciation ou de séduction.

A. D. : Parle-nous de ton style. S'adapte-t-il à ton propos de projet en projet ?

J. T. : Je pense que mon style a évolué depuis 2016. À l'époque, comme je me produisais lors des scènes slam, la longueur des textes était limitée à trois minutes. Aujourd'hui, je suis plus libre et je réfléchis aussi à la forme éditoriale des textes. Par exemple, en mars 2021, j'ai écrit une série de textes intitulés *Bleu pièces détachées* que j'ai directement transposés sous une forme audio et mis en ligne sur YouTube. Les rencontres artistiques ont également eu un impact sur mon style : en 2018, j'ai commencé à suivre régulièrement les ateliers d'écriture proposés par François Bon, ce qui m'a ouvert à la littérature française et m'a donné d'autres clés pour mon propre travail. Fréquenter les auteurs et les autrices de la scène poétique contemporaine est aussi source d'inspiration et d'évolution : être artiste, seul dans son coin, ça n'a pas de sens.

A. D. : Dans ton travail d'écriture, est-ce que l'oralité est initiatrice ou conséquence naturelle ? Comment fabriques-tu tes poèmes ?

J. T. : Quand j'ai commencé à écrire sérieusement en 2016, l'oralité était une finalité puisque je participais aux scènes slam. Aujourd'hui, je veille à ce que mes textes puissent fonctionner tant à la lecture silencieuse que sur scène. L'oralité n'est pas une obsession mais sans doute est-ce ma façon la plus naturelle de partager mon travail. Il me semble important que les mots sortent des livres, ne fût-ce que pour trouver leur public. Il existe tellement de maisons d'édition et de poètes que la matérialisation d'un recueil ou l'écriture d'un texte n'est que le début du voyage : l'auteur doit porter son travail au regard mais aussi aux oreilles des lecteurs.

Sur la fabrication des textes, le déclencheur est souvent une parole glanée en rue, dans une conversation ou lors de lectures personnelles, qu'elles soient ou non poétiques. L'un des textes de *La Fabrique à cercueils* fait suite à la lecture d'un toutes-boîtes publicitaire. Les éléments les plus quotidiens de la vie renferment de la beauté et de l'inspiration à revendre. C'est ce que j'aime dans l'écriture de Raymond Carver, par exemple.

A. D. : Qu'est ce qui t'a lancé en poésie et pourquoi le choix de ce genre ?

J. T. : Lors de mon premier passage sur scène, Lisette Lombé faisait partie des poètes de la soirée. Elle avait lu le texte *Bleu marine* issu de *Black Words* (L'Arbre à paroles). Entendre ce message si fort, enrobé dans un texte ciselé et rendu par une présence poétique si puissante m'a fait prendre conscience que la poésie était une forme d'expression totale et cela m'a donné l'envie de travailler cet art à mon tour et de le respecter. Cela dit, adolescent

j'aimais déjà énormément la poésie : pour l'école, j'avais lu *Paroles* de Jacques Prévert et j'avais découvert Brel, Gainsbourg, Ferré et Higelin.

A. D. : Te sens tu héritier de certains auteurs ou mouvements littéraires ?

J. T. : À dix-neuf ans, j'ai lu *Sur la route*, de Jack Kerouac et très vite, je me suis intéressé à la Beat Generation. Rencontrer Anne Waldman, à Bruxelles, en 2019, c'était comme toucher l'histoire de la littérature. Dernièrement, j'ai été heureux de découvrir le travail des poétesses beat (notamment grâce au travail éditorial de Bruno Doucey) car elles avaient été mises injustement dans l'ombre des figures mythiques et masculines que sont Kerouac, Ginsberg et Burroughs. Ce que j'ai envie de garder de ce mouvement littéraire, c'est une certaine forme de liberté dans le fond et la forme de l'écriture et les amitiés très fortes que ces artistes liaient entre eux. Aujourd'hui, je me sens faire partie de la poésie contemporaine et j'ai autant de plaisir à dire mes textes sur scène que ceux des autres poètes.

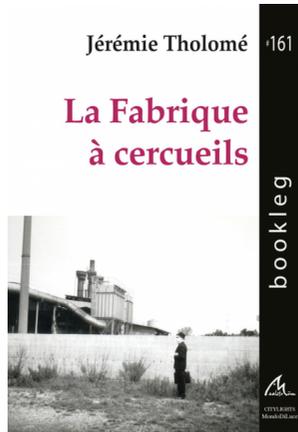
A. D. : Dans tes premiers livres, le Pays Noir joue un rôle important. Quelle est ta géographie poétique aujourd'hui ?

J.T. : Ma géographie artistique est surtout liée aux rencontres. Depuis quelques mois, je fais partie des bénévoles qui ouvrent la Boutique-Librairie maelström 4 1 4 et je suis responsable du Speakers'Corner du fiEstival donc je suis un peu plus à Bruxelles qu'auparavant. En octobre dernier, j'ai été invité au festival de la Parole Poétique Sémaphore à Quimperlé : c'était ma première prestation à l'étranger. En 2022, j'aimerais découvrir la France au travers des différents festivals de poésie qui s'y organisent.

A. D. : Peux-tu nous dire un mot de ce sur quoi tu travailles actuellement ?

J. T. : D'un point de vue éditorial, je suis en phase de finalisation d'un nouveau recueil, *Le Grand Nord*, décrivant une étendue de terre frappée par un froid polaire. Il paraîtra en 2022 chez maelström reEvolution et je travaille déjà à sa transposition sur scène avec le musicien bruxellois Gauthier Keyaerts.

En janvier 2022, je serai en résidence à la Factorie (Maison de la poésie de Normandie) et au Foyer des Marins de Rouen avec la poète française Ada Mondès, pour écrire et mettre en scène un spectacle poétique autour du centenaire de Jack Kerouac.



Nos rencontres

« Dans les coulisses »

par **Évelyne Wilwerth**

Une de mes grandes passions, c'est le théâtre... et son écriture. J'ai eu l'idée, il y a quelque temps, de proposer à notre présidente Anne-Michèle Hamesse des rencontres axées sur ce domaine. Domaine très rarement évoqué au sein de nos rendez-vous mensuels. Et elle a accepté avec joie cette suggestion.

De là est née la série « Dans les coulisses » : inviter nos membres à dépasser la vision des spectacles pour pénétrer dans les coulisses... et ses secrets !

Séances qui ont lieu le samedi à 15 heures : un créneau nouveau pour nos membres.

Colette Frère a eu la gentillesse et le talent de coanimer certaines séances.

J'ai choisi une disposition inhabituelle dans la grande salle : nous asseoir en cercle pour un partage plus intense.

La première a eu lieu le 26 janvier 2019. Elle fut consacrée, assez logiquement, au texte. Deux auteurs furent invités : Michel Voiturier et Gaëtan Faucer. Générations différentes ! Chacun a évoqué sa manière de procéder et a défini son écriture théâtrale. Puis, ils ont bien sûr évoqué les différentes créations qu'ils ont connues : moments intenses avec trac irréprouvable... Une des choses les plus évidentes en est ressortie : l'écriture théâtrale est foncièrement spécifique. Rien à voir avec les autres genres littéraires. Et les auteurs ont intérêt à lire à voix haute leurs propres textes... avant de les proposer à des directeurs ou metteurs en scène.

DANS LES COULISSES

La deuxième rencontre a eu lieu le 27 avril 2019. Elle fut consacrée à la mise en scène. Les deux invités : Pietro Pizzutti et Bernard Lefrancq. Je les revois encore, juste à l'entrée de la salle, tombant dans les bras l'un de l'autre... car ils ne s'étaient plus vus depuis des lunes (en plus, dans ces milieux, on est plutôt... tactile). Et le public a découvert des méthodes assez différentes. Les questions ont fusé.

La troisième rencontre a eu lieu le 14 septembre 2019. À l'affiche, deux comédiens : Florine Elslande et Angelo Bison. L'une très ouverte, l'autre plus introverti. Des parcours très différents, des expériences très différentes : immensité du champ théâtral. Mais l'exigence maximale pour chaque prestation... Quant au trac, si on ne le ressent pas, ce n'est pas très bon signe...

Quatrième rencontre, le 25 janvier 2020 : séance consacrée au théâtre amateur. Un domaine parfois méconnu. Invités : Véronique Leurs et Noël Mathieu, tous deux possédant une riche expérience. Qui ont nuancé le mot amateur : pas professionnel donc, mais l'exigence est bel et bien là, en souplesse... Et ces aventures, en groupes souvent importants, sont particulièrement marquantes.

Cinquième rencontre, le 25 septembre 2021 : elle fut axée sur la formation des comédiens (une autre façon d'entrer dans les coulisses). Jack Levi, l'invité, nous a offert un beau et riche témoignage sur sa méthode préférée : la méthode Actor's studio (d'origine américaine, liée à Elia Kazan). En deux mots : le comédien puise en lui-même émotions et affects pour nourrir son personnage. Témoignage très généreux et plein de finesse.

Le prochain « Dans les coulisses » aura lieu le 29 janvier 2022. On chuchote que deux directeurs de théâtre feront leur apparition dans nos locaux... assez théâtraux.

Et vous serez avertis !

Chronique théâtrale

par **Anne-Michèle Hamesse**

***Oleanna* de David Mamet, texte français de Pierre Laville.**

Du 13 octobre au 14 novembre 2021

Théâtre Royal des Galeries.

Avec : Juliette Manneback et David Leclercq

Mise en scène : Fabrice Gardin

Décor et costumes : Lionel Lesire

Le spectacle déconcerte, le public est déconcerté.

Le Théâtre des Galeries ne nous a pas habitués à ce genre de dilemme, de situation complexe où les deux parties semblent avoir raison, où les bourreaux deviennent des victimes et vice-versa.

On avait l'habitude aux Galeries de se laisser aller aux rires, à la bonne humeur, à se divertir, à préférer les situations vaudevillesques aux drames.

Ici on force le public à réfléchir, à se forger une opinion, déjà pas simple, habitués que nous étions à la légèreté.

Ici pas question de se montrer léger, de s'amuser.

C'est un pari ambitieux, oser n'être pas drôle au théâtre des Galeries, pari réussi, les gens restent marqués par ce dialogue impossible entre un prof déboussolé et une étudiante qui passe de la soumission à la révolte.

Excellent David Leclercq en homme éperdu dont les certitudes s'effondrent, excellente Juliette Manneback, jeune femme en colère, qui campe ici une Antigone de notre temps.

Nous nous croyons tout d'abord dans la suite du mouvement *#MeToo* puis on s'avise de ce que la pièce a été créée en 1992.

David Mamet, un auteur visionnaire ?

Lectures

Jacqueline Calembert, *Matilda*. Roman. Paris: éd. Monpetitediteur.com, 2021.

Le troisième roman de l'auteure s'ouvre par les mots de François Cheng : « L'esprit raisonne, l'âme résonne », « L'esprit se meut, l'âme s'émeut ». L'esprit renvoie au trait d'esprit, au sens de la répartie, aux facultés intellectuelles. L'*anima*, l'âme en latin, englobe à fois le corps, l'affectif, l'émotionnel. Comme si Cheng voulait marquer la différence entre les brillances. Celles des constructions, des manipulations intellectuelles et celles de l'intelligence du cœur. Cette citation est bien sentie de la part de Jacqueline Calembert, et bien en phase avec son texte. « *Matilda*, me dit l'auteure, est un personnage mystérieux qui traverse tout le roman, dont on ne connaîtra l'identité qu'à la fin de la lecture. »

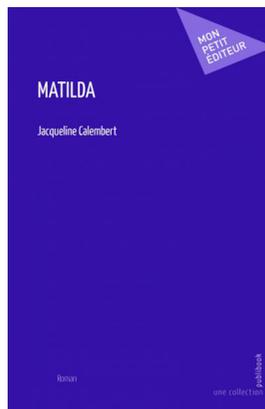
À propos de Lola, le personnage principal, page 25, nous lisons : *Je me retiens d'aller aux Prés, de prendre de ses nouvelles. Ils ne sont rien pour moi, des gens croisés par hasard comme tant d'autres. Une pensée surgit, d'une force incroyable. Eh bien, non Lola ! Ils sont entrés dans ta vie par une fenêtre que tu croyais fermée pour un temps. Celle du cœur.* « Lola est une jeune femme très indépendante, poursuit l'auteure, qui ne veut s'engager dans rien et qui coupe les ponts dès qu'elle se sent "menacée" par des questions, des engagements... » Sa rencontre avec Lucie, petite dame charmante, intrigante et désorientée, déclenche un questionnement dont elle ne sortira pas indemne.

Page 101, nous trouvons cette belle phrase : *Je repasse par la Carrière pour une séance de ciel.* Une carrière, un lieu

LECTURES

d'apaisement et d'excavation, des tranches de terre à ciel ouvert ? Est-ce qu'on peut y voir un symbole de l'introspection littéraire ou pas, ou autre chose ? Écoutons Jacqueline Calémbert : « Je pense que cette introspection est d'abord favorisée par l'émerveillement que j'éprouve quand je me promène dans la nature ou admire les différents ciels. J'y accède alors plus sereinement à ce qui se passe dans ma vie. Mon écriture est nourrie par ces séances de ciel ou de nature et la Carrière décrite dans Matilda est un lieu très particulier où je me promène régulièrement pour me ressourcer. Des mots surgissent alors, des personnages naissent, des situations s'inventent et je rentre, la plume alerte, pour écrire, décrire ce qui m'a été inspiré, insufflé pendant ces heures de vagabondage. »

Alexandre Millon



Philippe Colmant, *Le dilemme du merle*. Préface de Philippe Leuckx. Poésies. Arlon: éd. Demdel, 2021.

Le plus souvent, le poète s'exerce aux formes brèves (du quintil au huitain) pour décrire cette vie, avec ses hauts, ses bas, quand on sait que le temps nous assiège, nous qui «sommes /plusieurs à habiter».

Les morts derrière nous, le « temps claudique », le « temps corrompt » et le poème a pour beauté de ravalier l'usure.

« Nous vivons à l'envers », certes, « on consomme le soir/avec parcimonie » ; le « cœur lent » prélève aussi des beautés :

« Aujourd'hui, jour de chance,
Un ami est venu
Partager le vieux banc » (p.71)

Le poète scrute le ciel, l'ombre, attise le « petit feu sous la cendre », éprouve les silences de contemplation.

« Entre équilibre et chute » : ainsi se déclinent nos vies.

Le poète, lucide et inspiré, nourrit notre mémoire avec un livre plus complexe qu'il n'y paraît : les images délicates ne s'oublent pas. Le livre refermé, la mélancolie pointe : « le merle attend son heure » et le lecteur est plus riche.

Philippe Leuckx



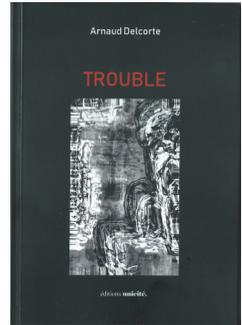
Arnaud Delcorte, *Trouble*. Illustrations de l'auteur. Poésies. Saint-Chéron: éd. Unicité, 2021.

Le titre du livre appelle nombre de commentaires. C'est le «trouble» d'une société qui décline ; c'est le « trouble » provoqué par la misère des migrants, des rejetés ; c'est le trouble érotique, qui déboussole ; c'est une injonction de poète: trouble, si tu veux que ton message porte fruit.

Toutes les acceptions font la richesse d'un livre, magnifiquement illustré, habilement découpé en parties, et dont l'apothéose est l'avant-dernier poème, véritable hymne à l'amour physique.

L'auteur s'y engage complètement : corps et âme.

*Quand ta main presse ma carotide
et que ton haleine marie mon souffle
nous partons au large vent de travers
l'écume aux lèvres et l'iode
je m'accorde à tes battements*



Le trouble est partout : dans nos retraits, dans nos réticences, dans les cris de ceux qui sont exclus.

Le poète y puise souffle et exigence.

Jamais ses vers n'ont été si découpés pour montrer à l'envi que le monde est trouble.

L'empathie est souffle et le mot une arme de paix comme connexion profonde entre les hommes ;

« L'essentiel se perd dans les miroirs aléatoires » dit l'auteur, persuadé que nous passons souvent à côté de l'essentiel de nos vies.

Le rythme de l'écriture est comme une pulsion inévitable.

Son livre heurte les bonnes consciences et est un « appel d'air » vers autre chose de plus beau, de plus grand.

Philippe Leuckx

Claude Donnay, *L'heure des olives*. Roman. Bruxelles: éd. M.E.O., 2021.

On voyage beaucoup dans les romans de Donnay; c'était le cas des deux derniers. Ce quatrième opus ne déroge pas à la règle romanesque fixée.

Entre Ottignies, les Ardennes françaises (Saint-Walfroy), Paris et la Roya, l'auteur nous invite à prendre l'air. Son narrateur, Nathan Rivière, en a bien besoin, simulant un burn-out qui lui donne de nouvelles chances d'exister. Ce gars de trente-trois ans est à l'heure des décisions difficiles à prendre : quitter Nicole, avec qui plus rien ne se passe, rompre avec son métier, prendre un peu de temps.

La rencontre avec Alex (Alexandra/ Pénélope Verdurin) va être le point de départ d'une nouvelle aventure, le temps de commettre des mensonges, de se brouiller avec ses proches, de fuir, et peut-être de gagner « l'heure des olives », celle à laquelle on ne peut échapper.

Dans l'entre-deux, un roman dans le roman, intitulé *Le passeur*, qui se déroule dans la vallée de la Roya. Livre que son père a écrit sur les migrants.

Dans l'entre-deux, le romanesque prend tout son éclat, comme toujours chez Donnay, avec des personnages lumineux et solidaires comme Ludmilla et son père Anton, fixé à Calais.

Le roman, qui adore les happy ends, est d'une narration enjouée, où le malheur trouve réponse et où les personnages peuvent redevenir clairs. C'est le bonheur de lire Donnay, c'est aussi peut-être sa limite : tout ne se termine pas toujours aussi bien dans la vie.

L'écriture chaleureuse, précise, épouse très clairement les parcours des personnages et sert une description réaliste des milieux entrevus.

LECTURES

Donnay ne démérite pas dans ce nouvel ouvrage, où sa plume serre bien les réalités rencontrées : le monde du burn-out, celui de l'édition, celui surtout des migrants que le « roman enchâssé » (*Le Passeur*) cerne bien.

À ce titre, le roman enchâssé vibre-t-il un peu plus que l'histoire principale, sans doute le lecteur trouvera-t-il plus prégnant le parcours de Côme et d'Intisar.

Un beau roman.

Philippe Leuckx



**Gaëtan Faucer, *Le hasard arrive toujours à l'improviste*.
Aphorismes. Amougies: Cactus inébranlable éditions, coll.
P'tit Cactus #80, 2021.**

Le dix-huitième ouvrage de Faucer, qui alterne pièces et aphorismes, brille par les trouvailles langagières, les surprises, les audaces, que l'imagination fertile multiplie à l'envi sur près de soixante-dix pages.

Manier l'aphorisme relève du défi verbal. Il faut oser, il faut innover, il faut être désopilant.

Il faut choquer, il faut ébranler.

Quelques fragments :

« Le maître et ses dix slips. »

ou

« J'ai pensé écrire une lettre ouverte, puis je l'ai refermée. »

ou encore

« Quand ma femme saigne, c'est l'exception qui confirme les règles. »

Bref, nombre de délices à consommer avec le sourire.

Faucer, fin lecteur de Guitry, retrouve ici l'aisance du

maître pour dispenser son humour, ses feintes, sa vision corrosive de la société ; ce qui pourrait paraître un jeu verbal, dérisoire, poursuit d'autres desseins : éclairer la langue d'un jour insoupçonné.

Calembours, jeux de mots, mots-valises : l'auteur jaillit et rebondit toujours.

Philippe Leuckx



Pierre-Jean Foulon, *Insolence du désir*. Textes sur des images de Monique Voz. Thuin: éd. du Spantole, 2021.

Voilà un livre-enveloppe, tissé de vingt tercets et cousu au fil, comme jadis.

Petit format et textes brillants du poète, éditeur du Spantole (après son père Roger).

Dessiner le désir, le mettre en mots, c'est à la fois audacieux et risqué. Le voyeurisme n'est pas loin et le poète a le souci de soigner sa mise, ses vers.

Il faut donc lire avec patience et ferveur ces sortes de haïkus revisités par le « désir » :

*Quand les images charrient des torrents de caprice et
d'envie,
il faut laisser aux mots le soin de calmer les ardeurs
de l'eau trouble
et mettre de côté la cascade fiévreuse des récits.*

Ainsi le poète « tient carnet » de ses propres désirs et fulgurances.

Il en profite pour asséner quelques vérités et secouer le lecteur rompu à d'autres thèmes :

*un épanchement automatique du texte organise le
discours
mieux qu'un colloque tenu par des pairs
enragés de césures, tropes et guillemets.*

Dans une langue très soutenue, le poète sait nommer ce que le fantasme concède à l'art.

Un petit livre ajusté à son désir.

Philippe Leuckx

Salvatore Gucciardo, *L'aube de cristal*. Préface de Elisabeta Bogatan. Postface de Michel Bénard. Poésies. Paris: éd. des Poètes français, 2021.

Le peintre et poète Gucciardo a l'âme lyrique et son dernier recueil de textes – poèmes en prose entrelardés de textes versifiés – ne déroge guère à son dessein : faire parler le cosmos, édifier par le poème cette relation particulière avec les éléments, leur force, leur énergie, disons-le, leur couleur.

Le poète délivre ainsi en quatorze actes une pensée cosmique, très énergique, qu'il noue comme une « forme vivante » « dans la sphère humaine ».

Salvatore Gucciardo

L'aube de cristal



Éditions des Poètes français

Il replace ainsi les étapes de sa naissance et de son évolution, réservant à la mère, aux femmes en général, une belle place chaleureuse, loin des clichés et poncifs.

Tout ici respire l'explosion des formes, des couleurs, des messages positifs, à l'aune du scintillement graphique et coloré de l'œuvre picturale.

Les poèmes sont généreux, fertiles en images, qui « idéalisent l'éphémère », féconds en adjectifs qui puissent donner couleur et vie à « la sagesse des nations, des prophètes ».

« J'ai offert tout l'or du monde, tous les bijoux de la terre aux guerriers de l'apocalypse, afin qu'ils n'entament pas le chant de guerre » (p.52)

Un livre qui, en outre, peut servir de tremplin à la méditation.

Philippe Leuckx

Salvatore Quasimodo, *Œuvres poétiques*. Traduction et préface de Roland Ladrière. Clichy: éd. de Corlevour / Revue Nunc, 2021.

Un ouvrage riche et imposant de près de cinq cents pages. C'est la première fois que l'œuvre (complète) de Salvatore Quasimodo (l'un des principaux poètes italiens du XXe siècle, né en Sicile en 1901 et prix Nobel de littérature en 1959) est traduite en français. Comme le dit la quatrième de couverture, ce livre « comble une lacune, répare une injustice ».

Saluons le formidable travail de Roland Ladrière, poète, traducteur, ami et ancien collègue juriste d'assurance.

Roland Ladrière s'est déjà dans le passé attelé à la tâche de traducteur (voir par exemple *Le temps désormais compté*, poèmes traduits de Franco Marcoaldi) ; d'autres, et non des moindres comme Philippe Jaccottet, y ont également consacré une large partie de leur travail poétique.

Traduire la poésie, impossible ? Non, mais un véritable défi. Cela suppose une grande capacité d'écoute, d'adaptation et d'accueil de l'autre. L'acceptation de se soumettre à la parole d'un autre auteur, de se mettre soi-même d'une certaine façon en retrait. Cela implique des choix, des compromis, parfois des dilemmes à résoudre.

C'est qu'il faut quasi tout réécrire, *créer* une poésie, en conservant la dimension poétique d'origine. Rester au plus près de ce que le poète traduit a voulu exprimer, tout en adaptant le texte à la langue de traduction, le français. Le choix des mots est fondamental, qui doit respecter les choix du poète traduit, mais la recherche de l'exactitude n'empêche pas une certaine interprétation. L'important n'est-il pas de conserver le sens, ainsi que le rythme et les sonorités propres à la poésie ?

La préface, rédigée de la main du traducteur, nous apprend déjà beaucoup sur le poète italien finalement assez méconnu

des francophones. En quelques pages, il brosse un portrait de Salvatore Quasimodo, explique son parcours poétique et les évolutions de son écriture en les replaçant dans le contexte historique.

Le recueil (enrichi d'une chronobiographie et d'une biographie complète du poète italien) a dû demander un travail gigantesque... Non seulement pour la traduction proprement dite mais aussi pour construire l'ouvrage, composé de plusieurs parties et sous-parties rassemblant les poèmes écrits durant des périodes bien distinctes de la vie de Salvatore Quasimodo, allant de 1920 à 1965.

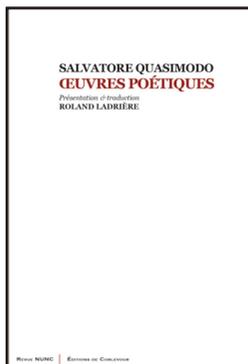
Je ne peux rien faire d'autre ici qu'engager à découvrir la poésie de ce poète, de ces DEUX poètes !

Je citerai seulement ce texte de trois lignes (dans la partie *Eaux et terres*, 1920-1929).

*Ognuno sta solo sul cuor della terra
trafitto da un raggio di sole :
ed è subito sera.*

« Chacun se tient seul sur le cœur de la terre
transpercé par un rayon de soleil :
et soudain c'est le soir. »

Martine Rouhart



Philippe Leuckx, *Le rouge-gorge*. Poésie. Montreuil-sur-Mer: éd. Henry, coll. La main aux poètes, 2021.

« Le mois doux a filé.

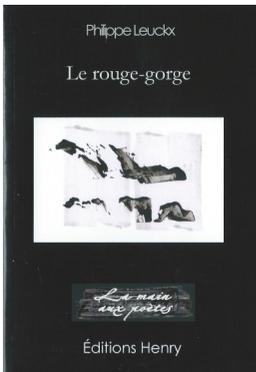
D'août et d'ombre.

Parfois l'été porte mal son nom. »

Imprégné de saison, comme on pourrait le dire d'un haïku, le « rouge-gorge » de Philippe Leuckx hésite entre cet été de l'âge adulte qui convoque ceux de l'enfance, et l'automne des jours d'octobre au ciel encombré de souvenirs. Car c'est bien le sillage du temps qu'évoquent ces poèmes et courtes proses poétiques (seul mot apparaissant en majuscules, au texte quarantième – TEMPS indomptable ou quarantièmes rugissants encore à franchir ?) Et la nostalgie que la mémoire des temps d'une vie égrène dans la pensée de l'homme qui en atteint l'automne. Pas de philosophie, pas de lourds raisonnements ici, c'est de poésie qu'il s'agit. Quelques questionnements, parfois, suspendus : « Me suis-je trompé de vent ? D'époque ? » ; « Pourquoi avoir voulu revoir ce visage des choses ? » Parfois aussi cette nostalgie *heureuse* chère à l'âme japonaise (selon A. Nothomb) : « Sous l'arbre, l'oiseau du cœur ne peine plus (...) le ciel fait main basse. Et la lumière splendeur. » Se souvenir instille le regret mais aussi la chaleur d'avoir vécu.

Ici, le rouge-gorge apparaît comme métonymie de la poésie. Il est « l'inattendu dans nos vies », à même de rendre couleur à nos pensées. Et Laura, l'enfant encore innocente de mots, lui répond par sa simple présence, sa clarté. Les paysages sont ceux du Nord, souvent gris, quelquefois bleus, avec ce vent omniprésent qui trempe, émeut ou éclaire le ciel et l'esprit. Le recueil est pétri du lien avec la nature qui ancre le

poète depuis son enfance dans une ferme du Hainaut. « La branche du poirier », « les vaches de toutes couleurs », « les ruisseaux et les gerbes », « courir après les chardons », ravivent autant d'instantanés du monde de l'enfance qui se « ramasse avec des pinces à linge ». Les petits plaisirs quotidiens sont rappelés tels des cailloux blancs sur le chemin du retour à la lumière quand d'autres traces se voient effacées par la pluie ou le vent.



Les pas rythment souvent le texte, car comme d'autres illustres avant lui, Leuckx est un poète qui marche. Au gré des rues pavées ou macadamisées, dans les jardins et les champs, le long des voies de chemin de fer, dont les caténaïres relient ses pensées tels des fils d'araignée étincelants de rosée. Il arpente son pays de Braine, tête aux cumulus qui se fendent parfois de belles audaces de rayons. Le poète nous donne des phrases/vers tantôt lapidaires, hachés comme le souffle du marcheur qui a gravi une côte ardue : « Tout retrouvé. Le seuil usé. L'œil de bœuf... », tantôt plus lyriques, comme lorsqu'il atteint le sommet et que le grand paysage s'offre à lui : « L'herbe haute et les longs murs de l'enfance en herbe, quand tu t'égarais si facilement le temps d'une flexion de petite jambe vers des blés plus hauts que mémoire d'été. » Puis il repart d'un bon pas. Comme dit le proverbe zen : « Lorsque tu atteins le sommet de la montagne, continue de marcher. »

Le rouge-gorge est un livre de petit format, de couleur noire, mais brillant comme une pépite de charbon. Sa couverture est illuminée d'une œuvre d'Isabelle Clement. Brillant.

Arnaud Delcorte

Jacques Richard, *Sur rien mes lèvres. Poésies. Bruxelles: éd. Le Cormier, 2021.*

Quand on découvre l'écriture d'un auteur dont on ignore tout, on a cette chance d'avancer sans a priori dans son univers : c'est le plaisir de la première fois. Ce fut le cas pour moi, avec ce recueil de poésie dense, sensuel et ciselé comme des lèvres bien faites.

« Rien n'est plus réel que rien », écrivait Samuel Beckett. J'ai pensé à cette phrase en refermant ce livre. Souvent le titre est à lui seul un petit véhicule.

À la question : « Peux-tu nous exprimer ce qu'il transporte pour toi ? », voilà la réponse de l'auteur :

Il est facile de dire que la poésie s'explique d'elle-même ou qu'elle se situe toujours ailleurs que dans les explications qu'on veut en donner. Mais Beckett, dont le silence, la tension entre le « réel » et le « rien » traversent toute l'œuvre, offre une belle ouverture à cet exercice. Le titre de mon livre est un fragment de poème : *Ma bouche s'ouvre / sur rien mes lèvres / miroir de ce / lui que je suis*. Il s'est agi, sans que j'y aie vraiment de part délibérée, de laisser passer à travers moi des mots, des bouts de phrases qui puissent transcrire un de ces moments de retrait hors soi-même où l'on flotte, entre conscience et absence, dans un mouvement de flux et de reflux qui n'est pas encore la parole et déjà plus le silence. Où un autre peut prendre dans ma bouche la parole, un autre *va dire*. Et avec la certitude qu'ouvrir les lèvres va m'enfermer dans le langage et ses approximations et me ramener à un vouloir dire, à ce moi qui n'a rien d'autre à dire que « moi ». Abstraction faite, bien sûr, du nombrilisme grotesque de cette « quête de soi » qui

encombre la production poétique du moment. Il s'agit, pour faire image, de ce moment inconfortable où, lèvres entrouvertes, nous restons non seulement en suspens dans le je-ne-sais-que-dire, cherchant le mot, mais aussi dans le doute sur la nécessité de lâcher de la parole et dans l'expectative de ce que cela pourrait apporter de mieux que le silence. Plutôt que de limbes, il s'agit d'un entre-deux que le début du poème énonce ainsi : *De moi à moi / appel d'un lieu / d'où nul ne parle / lieu-dit sans nom / non-lieu*. Quant à la phrase de Beckett, on peut y entendre que, de ce que nous avons à vivre, rien n'entre totalement dans ce qu'on appelle le réel. Mais peut-être fait-il aussi allusion à ce moment où nous touchons au réel, dans toute la force de ce que cela peut signifier, quand nous sommes confrontés à cette part en nous-mêmes qui craint et sait ce que c'est que « rien » sans jamais pouvoir y atteindre dès lors que nous sommes condamnés à être. Le rien est alors condition d'accès à la nudité du réel débarrassé de ses faux-semblants, de ce que nous prenons pour ses manifestations, les avatars que nous en montre le quotidien. Cela nous rappelle la phrase de l'Œdipe de Sophocle : « C'est donc quand je ne suis plus rien que je deviens homme. »

Alexandre : Le rien me paraît indissociable de la notion d'être. Page 15, tu écris : *être pierre/se mouvoir seulement/du mouvement des pierres*. J'aime cette image qui évoque à la fois l'immobilité, le minéral et la dynamique d'un rocher qui roule sous l'impulsion. Peux-tu m'en dire un peu plus sur ce poème ?

Jacques : Ce poème rejoint en plus concret ce que je dis plus haut. La pierre, c'est sans doute la manifestation matérielle que j'ai trouvée pour essayer de dire ce que ce serait qu'être, mais au-delà ou en-deçà des contingences de la vie

des hommes. Une autre façon d'être. C'est se trouver réduit à une présence dégagée de quelque vouloir que ce soit, de toute prétention à un nom, à une place, à un avoir, à un mouvement, à un devenir, à une attente... à quoi que ce soit qui dépende de nous ou dont nous dépendions. Sans espoir – ce qui ne veut pas dire désespéré. Avoir vécu enfant aux portes du désert, en Algérie, m'a rendu assez perméable à cet état, et nostalgique de cet anonymat où rien ne dépend de notre désir jamais rassasié. Une image frappante est celle de ces gens du Maghreb que l'on voit assis ou debout sur le bord des routes. On ne peut pas présumer de ce qui se passe à l'intérieur d'eux, ni de leur rapport avec l'extérieur. Ils ne font rien, ils n'attendent pas. Vu du dehors, ils *sont là*, rien d'autre. Et nous pouvons contempler en eux ce que nous sommes : ni plus ni moins que les pierres du chemin. S'assimiler à la vie, à l'être des pierres, c'est se confronter à ce qu'il en est de nous, finalement, sur cette terre qui nous a générés. Nous prenons notre errance sur la terre pour du mouvement alors que nous sommes autant prisonniers de ce petit habitacle que de nous-mêmes. À tout prendre, nous sommes aussi immobiles que les pierres qui nous accompagnent. Le reste n'est que prétention, au moins, et rêve, au plus.

Quant à la poésie, disons qu'elle est une sorte de passage entre le monde où je suis et celui que je suis. Elle se nourrit du monde et me renvoie au monde, m'y restitue. Son sens, au-delà du *vent de ce qu'on voulait dire*, ne se dévoile pleinement que d'être donnée. Car avoir affaire au monde, c'est, par la poésie, avoir affaire à l'autre. Il n'y a pour moi de poésie, ou plus généralement d'art, qu'autant qu'il est trait d'union entre moi et cet autre moi que constitue l'autre. En dire l'intime, c'est dire le mien. Et nous allons tâtonnant, nus dans le noir, et solidaires s'il se peut, dans l'absurde de notre condition, quand parfois notre main tendue en rencontre une autre.

LECTURES

*Tu me regardes dire
tu vois parler mes lèvres
et les tiennes s'ouvrir
sans rire ni répondre
tu regardes l'o rouge
que tu as arrondi
cerner le ralenti
de ta surprise brève*

Sur rien mes lèvres, une musicalité qu'on aimerait entendre à haute voix, une écriture de l'intime au plus proche du Vivant. La poésie ne s'explique pas, elle se vit.

Alexandre Millon



Gabriel Ringlet, *Va où ton cœur te mène*. Essai. Paris: éd. Albin Michel, 2021.

C'est à l'imposante figure du prophète Élie que s'est attaché Gabriel Ringlet dans son tout dernier livre. On connaît l'histoire d'Élie par la *Bible* et parce qu'il est le prophète le plus cité dans le *Nouveau Testament*, que ce soit saint Jean, saint Luc ou l'*Épître aux Romains*. Et comme elle est connue, très connue dans la tradition juive et dans la tradition chrétienne, elle se prête, paradoxalement, à d'innombrables commentaires et à une multitude de légendes.

Si Gabriel Ringlet vient, si j'ose dire, de le *ressusciter* à son tour, c'est à cause des bouleversements moraux et sociaux que cause aujourd'hui la pandémie à travers le monde, tant il est vrai qu'à ses yeux, Élie a été à la fois un feu dévastateur et le « magicien des ténèbres ».

Il ne faut être ni juif, ni chrétien, ni musulman, ni croyant pour adhérer à ce livre. Il suffit de se sentir libre, d'avoir la passion de la vérité. Et, au-delà peut-être, d'aimer les mots, d'aimer un auteur qui est capable de s'en servir avec le plus grand doigté et de leur conférer de l'incandescence.

La beauté de *Va où ton cœur te mène* tient à son écriture – à son écriture poétique, à ses allusions poétiques (Jean Grosjean, Philippe Jaccottet...), à la flamme qui l'anime d'un bout à l'autre. « C'est fou ce que j'apprends à tes côtés », dit Gabriel Ringlet en parlant d'Élie. On peut, sans se tromper, lui retourner le compliment.

Jean-Baptiste Baronian



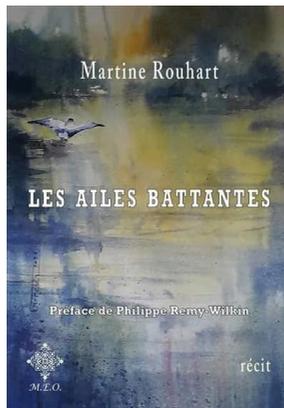
Martine Rouhart, *Les Ailes battantes*. Récit. Bruxelles: éd. M.E.O., 2021.

Placé sous une magnifique citation de Philippe Jaccottet d'un positivisme total, le dernier livre de Martine Rouhart va pourtant nous entraîner dans la terrible épreuve de la maladie de l'auteure : le cancer. L'écrivaine nous a de nombreuses fois dans ses romans amenés à juger de personnages pris dans des intrigues qui les dépassent, les laissent jugent d'eux-mêmes, et se voient obligés de prendre des décisions sans jamais, malgré la gravité de la narration, perdre leur sens humain. Ici, aucune fiction, aucune construction romanesque, aucune invention. Nous nous trouvons au cœur de la réalité la plus plate ; malgré tout, la beauté de l'écriture de ce court texte va le faire échapper à tout dolorisme. *Le violoncelle de Bach sourd de mes écouteurs* : nous savons par de simples touches comme celle-là que nous n'allons pas assister à un combat contre la maladie, mais à une aventure intime où, nous, le lecteur avons notre place. Rédigé sous forme de textes séparés comme on le ferait dans son journal intime, le livre finit par former un ensemble cohérent où une personnalité attachante et riche se dessine. Si le terme autofiction ne peut être retenu, car il sous-entend une part d'invention, on sait qu'un récit autobiographique n'est jamais en total accord avec les faits ; on ne peut éviter les oublis, volontaires ou non, les légères trahisons qu'impose l'écriture — en effet, comment transcrire, même si on se fait l'aveu de la totale franchise, certaines douleurs ou joies qui font partie du domaine de l'indicible — et, de toute façon, nous n'avons nullement envie, devant la justesse de ce texte, d'en savoir plus ou d'en vouloir plus. L'expérience relatée ici remonte à 2009 et la première version écrite sans doute à la même époque. Une relecture et une réécriture ont permis d'affiner le texte et de le mettre en

regard de l'œuvre d'une écrivaine maintenant accomplie. Le livre nous est livré avec une préface de Philippe Remy-Wilkin qui introduit par son analyse le texte qui va suivre, mais que l'on peut aussi relire après-coup pour en savourer toute l'intelligence. Préface qui, maintenant, fait partie intégrante de l'ouvrage.

Mais laissons à Martine Rouhart le dernier mot : *En moi, j'ai fait un pas de plus.*

Carino Bucciarelli



Daniel Salvatore Schiffer, *La Constellation Dante : le chant du Sublime*. Essai. Paris, éd. Erick Bonnier, 2021.

Daniel Salvatore Schiffer est un Prince. Il a tant écrit sur les dandys qu'il est devenu Prince et arbitre des élégances dans le style « Bragance », comme eût dit Abel Hermant.

Il nous donne aujourd'hui un ouvrage important et imposant sur « La Constellation Dante », le père proclamé et universellement reconnu de la poésie italienne.

On le connaît jusque dans les couches populaires pour lesquelles le sport est une activité non dénuée de lyrisme.

Les journalistes sportifs ont fait de la course cycliste Paris-Roubaix, une épithète ; ils l'ont appelée : « L'Enfer ».

L'Enfer, par référence à l'Enfer que Dante rêva qu'il traversait sous la conduite de Virgile, pour atteindre le Mont Purgatoire, où il vit Béatrice, qui l'emmena en Paradis.

L'anecdote paraît un peu léchée ; elle n'en a pas moins fait l'objet, à travers les siècles, d'un grand nombre d'interprétations transcendantes.

D'une plume courante, abondante, enthousiaste, féconde en accumulations et énumérations d'informations à jet continu, l'auteur montre combien Dante fut, avant d'autres artistes majeurs, le premier à avoir formulé « le concept clé de tout l'édifice mental et intellectuel, philosophique, scientifique, artistique, politique, sociologique, anthropologique, psychologique, éthique, théologique, cosmologique, sémiologique ou simplement logique, qu'il fut de la Renaissance à son apogée : l'humanisme ».

Dante polymathe ! De facture universitaire, cet essai est évidemment une apologie.

L'auteur a collecté toutes les thèses connues nées de la pensée de Dante, il les a collationnées et colligées, pour en faire par l'Art de la subsumation, une fresque dans sa diversité

contrastée, à la gloire de Dante, le divin, qui fut, du reste, un homme dans la Cité, homme politique et administrateur de la chose publique.

La moelle substantifique de l'œuvre de Dante peut se résumer à l'idée du Sublime.

« ... Reste à savoir, ajoute l'auteur, ce que l'on entend plus exactement, par ce concept, situé à la triple frontière de la linguistique, de l'esthétique et de la métaphysique. »

C'est à quoi il s'est attelé à déterminer avec « toute la rigueur requise », précise-t-il, c'est-à-dire la probité intellectuelle de l'humaniste n'ajoutant rien de son cru que ne cautionne la doxologie, laissant par ailleurs au lecteur le soin de se faire une religion au sujet de cette volupté intérieure portée à un si haut point de contemplation qu'elle se noie dans sa propre immensité...

Mais laissons s'exprimer les plus avertis, Emmanuel Kant, philosophe dont la perspicuité d'esprit s'étend à la limpidité du style.

« Nous nommons sublime ce qui est absolument grand »
(...)

« Il s'agit de ce qui est grand au-delà de toute comparaison »
(...)

« Est sublime ce en comparaison de quoi tout le reste est petit » (...)

« Est sublime ce qui, par cela seul qu'on peut le penser, démontre une acuité de l'âme qui dépasse toute mesure des sens »...

Minutieux enchaînement d'antécédents et de conséquents.

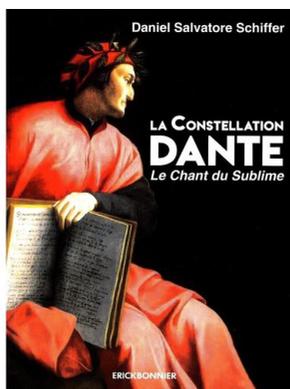
Comme on le voit, l'œuvre de Daniel Salvatore Schiffer ne se lit pas d'une traite. Cet essai n'est pas écrit, au demeurant, pour divertir, mais pour aiguillonner les cellules grises du lecteur.

Ce très bel ouvrage, et très consistant, se termine par une

postface poétique : « La Couronne et la mitre », tirée du recueil Les Cavalcadours de Pégase, par le poète Jean-Loup Seban, Prix Victor Hugo 2017, et Grand Prix Capitaine d'industries de l'Académie des Jeux Floraux 2019.

Ce livre est illustré par un choix de gravures de Gustave Doré.

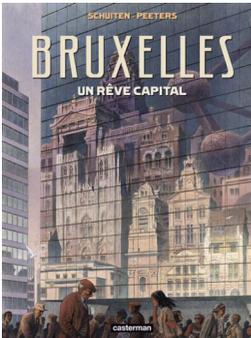
Marcel Detiège



François Schuiten et Benoît Peeters, *Bruxelles, Un rêve capital*. Bande dessinée. Bruxelles: éd. Casterman, coll. Scott Zombi, 2021.

Imaginez au centre du pays le plus plat de la terre une ville qui n'est que montagnes... Et Nerval de s'extasier, en 1841, sur les couchers de soleil prodigieux qui conféraient jadis aux clochers et aux toits sculptés de Bruxelles une parure romantique du plus charmant effet... Notre capitale a souvent fait rêver, en des temps reculés, les voyageurs en quête de pittoresque et de curiosités. Elle le fait encore mais d'une tout autre manière, pour autant que ses citoyens et visiteurs inspirés parviennent à transfigurer ou à métamorphoser avec une liberté la plus inventive possible les pires horreurs architecturales qui se dressent sur son horizon hétéroclite. C'est le cas de l'œuvre magnifique et savante en même temps réalisée par deux complices de talent, François Schuiten et Benoît Peeters, dans un album publié récemment, avec un soin raffiné, par les éditions Casterman. Leur méthode est simple, renforcée par une documentation fouillée : composer à partir de photographies ou d'illustrations anciennes, des images et des tableaux revisités, ressuscités même, fleuris ou rehaussés par la grâce de motifs décoratifs ou végétaux, comme si nos chefs-d'œuvre disparus avaient repris vie et présence dans certains quartiers bétonnés et déserts. Un nuage de feuilles, comme une *revanche de plantes*, au sommet d'un building, une barque mélancolique flottant sur la Senne méandreuse et *embuée de bière*, des rayons fulgurants échappés d'un Palais de Justice *babélique et michelangesque*, une maison bruxelloise festonnée et détaillée avec amour par Camille Lemonnier, se fissurant tragiquement sous une vague d'assauts assassins, la funeste tour Blaton brandissant une ferronnerie égarée de Victor Horta, la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule perdant

piéd sous le poids d'une énorme locomotive de jonction lancée à travers les élégantes rues du centre historique de la ville, le vilain pâté cubique de l'Albertine entouré par les artisans consternés du Petit Sablon, la vénérable façade de la Gare du Luxembourg hérissée de pointes, d'angles et de débats parlementaires, et cet immense réservoir d'eau d'Etterbeek, enfoui dans le ventre de la ville, traversé par un sous-marin brise-glace à la recherche d'un iceberg qui aurait échappé au



dérèglement urbanistique... Les auteurs de ce réconfortant album n'ont évité aucun naufrage, aucune destruction calamiteuse ou faute de goût pathétique, tout en s'accrochant avec une foi communicative à l'avenir de notre belle martyre : *Aimer Bruxelles, c'est l'aimer avec ses ombres et ses fantômes, ses cicatrices et son chaos. L'aimer dans ses imperfections parce qu'elle n'est pas intimidante. Parce qu'il faut chaque jour l'inventer.*

Lecteurs reconnaissants, nous défilerons à leurs côtés, à l'ombre des gratte-ciel et des anges rebelles, fidèles à nos repères d'enfant vagabond ou de promeneur-rêveur du dimanche, le pendule au bout des doigts, sur la piste d'un passé voulté et oublié qui enchantait jadis les artistes et poètes de l'Europe tout entière, le pauvre Baudelaire excepté, piètre piéton sur nos pavés truculents et vilain parleur devant des chaises distraites. Mais il y eut avant et après lui Victor Hugo, Théophile Gautier, Paul Verlaine, Auguste Rodin, Hergé, Jacobs et bien d'autres qui ont salué avec une réelle ferveur l'attrait mystérieux et unique d'une fière cité, toujours recommencée...

Michel Ducobu

Jean-Loup Seban, *Les Cavalcadours de Pégase. Poésies.* Paris: éd. La Ronde poétique, 2021.

Jean-Loup Seban est un poète singulier. Son royaume n'est pas de ce monde. Aussi, il n'est pas à la mode. Jongleur de mots plus que manieur d'idées, il est en propre terme un rhétoriqueur. Un grand rhétoriqueur. Cultivant une réserve de prudence jusque dans la haute conscience professionnelle qu'il nourrit légitimement de lui-même, il n'est pas de ces Phébus osant donner à penser qu'ils sont sortis tout armés du cerveau de Jupiter. Au contraire, il s'avoue « écrivain », (ah, voyez donc comme il aime exquisément se déprécier !), un « écrivain endetté », c'est-à-dire justiciable des poètes fondateurs de la poésie classique, depuis le Moyen Âge jusqu'à la Renaissance.

Lui-même, il est un homme de la Renaissance, grand seigneur égaré en des terres d'exil.

Du reste, c'est un élégant fleurant la folâtre fleur des pois, un maniéré magnifique à la politesse désuète, un jouisseur bibliophile, une intelligence souriante, que l'on ne méduse pas facilement.

Un esprit géométrique doublé d'un esprit de finesse.

Il sait que nous serions bien peu de choses s'il nous fallait compter seulement sur ce qui est de notre cru. Il sait que nous sommes décidément tous influencés par l'apport de quelques-uns de nos grands devanciers, et que nous leur sommes redevables jusqu'en ce qui est le meilleur de nous-mêmes. Lui, qui lit Goethe dans le texte, il serait près de dire, comme l'auteur de Werther, que « nous participons à une œuvre collective qui n'est signée que d'un seul nom ».

On ne peut être plus modeste !

Pour le septième centenaire de la mort de Dante, il nous offre une ronde poétique, illustrée de gravures tirées de son propre cabinet, à l'occasion de laquelle il s'élève, en son genre,

au plus haut degré de l'excellence.

Sonnets dantesques, sonnets estrambots, sonnets pétrarquistes, marotiques, spensériens, son livre est en abyme une leçon de prosodie.

En des poèmes bibelots, objets précieux, raffinés d'Art, il évoque les dieux épichthoniens autant que les dieux célestes, les Muses soubrettes autant que Muses oratrices, les grands mortels qui méritèrent par l'exemple d'une vie héroïque les titres les plus ébouriffants.

En des mots extravagamment rares, puisés dans les trésors des dictionnaires poussiéreux, il évoque les lieux fabuleux où se sont passés des événements mémoriaux, qu'il décrit dans une écriture italique, (ainsi qu'il était de règle au XVI^e siècle), sans espace entre les strophes, qui se signalent à l'œil par un discret retrait du premier vers.

Aux pages entourées d'un liseré d'une pourpre cardinalice, (rappelant les missels dorés sur tranche), il chante dans une élocution étudiée, « Le triomphe de l'amour », « Le triomphe de la chasteté », « Le triomphe du temps », « Le triomphe de la mort », « Le triomphe de la renommée ». Il fait parler « Le convis de Platon », fait appeler Orphée, Virgile, Dante, Pétrarque, « L'égérie de Monte Cavallo », avant de pénétrer dans « La sacristie luxueuse », et finalement d'aller fréquenter les « Sonneurs de sonnets ».

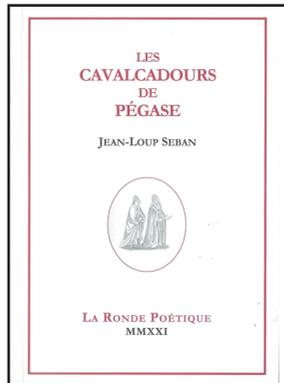
*D'où sors-tu cher sonnet ? D'un palais de Sicile,
D'un château de Provence ? On dit qu'un troubadour,
Jaloux d'un triomphal seigneur cavalcadour,
Composa pour sa mie une chanson fébrile !
Et Pétrarque anoblit le nouvel évangile
Du florentin Parnasse ; on le fit saint pastour
D'un printemps chansonnier dans le toscan séjour ;
Du Bellay puis Ronsard francisèrent ce style ;*

LECTURES

*Boileau te concéda les faveurs d'Apollon ;
Mais la discorde un soir excita le salon :
Quel était des sonneurs le meilleur sonnettiste ?
Sainte-Beuve a sauvé de l'éternel oubli
Ton frêle buste usé, l'a de front rétabli
Sur l'écritoire encre du poétique artiste.*

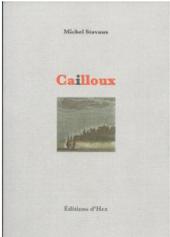
Dans cette poésie érudite et savante, l'alexandrin domine, et l'éloquence précelle. Il faut dire ces textes à voix haute plus que les lire ; et cependant l'on les lit, à voix basse comme font les moines en leurs mussitations.

Marcel Detiège



Michel Stavaux, *Cailloux*. Poèmes. Baisy-Thy: éd. d'Hez, 2021.

Cailloux est le dixième recueil de poèmes de Michel Stavaux, et il paraît soixante ans après le premier, *D'outre moi-même*. Sur le marque-page qui l'accompagne, l'auteur a écrit : « Comme des pierres à la surface de l'eau, ces mots ont rebondi plusieurs fois dans leur son avant de rejoindre leur destination dans la profondeur et se fixer dans l'être, la poésie. » Ce dernier terme est imprimé en rouge. Tout au long du livre, d'ailleurs, et au cœur même de chacun des vingt-six textes qu'il contient, apparaissent des lettres rouges, sans qu'on sache trop pour quelle raison. Peut-être une coquetterie typographique, vu que l'ouvrage est édité avec le plus grand soin sur un beau papier bouffant.



En lisant *Cailloux*, on ne peut qu'être frappé par l'abondance des références à la nature, aux végétaux, aux animaux et aux éléments atmosphériques. C'est le ciel, le vent, la boue, la lune, la nuit, l'aurore, le soleil, la pluie, le gel, l'éclair, la foudre, le blé, le pommier, la paille, le ravin, le serpent, l'escargot, le chat... Ce sont les feuilles mortes, les vendanges, les jonquilles, les guêpes, les mouches, les moineaux... Et ce sont les « cascades des anges », qu'on nomme « nuages » et les étoiles qui couvent des « fièvres criardes »... En même temps, ces vingt-six textes, en général assez courts, n'ont rien de virgilien, ni encore moins de champêtre. Tout y est tendu, presque sur le point de se rompre, d'éclater.

« Les arbres sont des échelles jetées sur le ciel », écrit Michel Stavaux dans un poème curieusement baptisé «Homme poème», comme si l'homme et le poème ne faisaient qu'un et qu'ils avaient tous les deux le même langage. Et comme si, de caillou en caillou, sur les marches de la vie, ils participaient à l'unisson au même rêve.

Jean-Baptiste Baronian

Monique Thomassetie, *Attentes*. Poésies. Bruxelles: éd. Monéveil, 2021.

« Très en deuil, le monde », dit-elle à propos de la sévère pandémie.

« Pulpe de la présence » : serait-ce définition personnelle de la poésie ? Sans doute.

La poète, carnet après recueil, s'entretient avec son miroir, désabusée, mais conquérante, non, résistante : « la poésie n'est pas désertion » (p.30).

Tenant registre de ses affects, l'écrivain sait que la langue peut servir la paix, « la fleur traverse le temps ».

Dans de brefs poèmes, où se mêlent ferveurs, «lamentations justifiées», Monique Thomassetie s'interroge sur la littérature, la sienne, évoque les regrets, la perte, se souvient de son enfance « non pas triste », dessine les « temps subjectifs ».

Les diverses sections du livre disent bien ces *Attentes*, «ces éclairs de la parole», décochent des fulgurances :

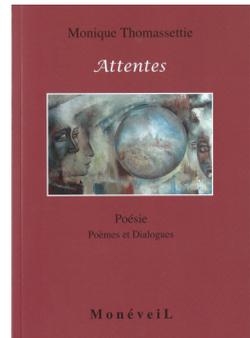
« J'habite avec le noir/ un espace implacable » (p.82)

« Les jours qui se lèvent/ ont perdu leur joie » (p.88)

Le recueil, copieux, « déplie/ le recommencé miracle/ de l'espoir ». La poète a raison de croire en cette écriture qui la sauve, la préserve, sachant que « Entre aile et pesanteur,/ je monte et descends » (p.99).

Et il y a ce chagrin: « Et le poids est de larmes ».

Peut-être bien son plus beau livre.



Philippe Leuckx

Activités de nos membres

Le 2 octobre 2021, à la bibliothèque de Florenville, Quentin Léonard a accompagné au chant et à la guitare une lecture-spectacle inspirée du nouveau roman de **Luc Baba**, *L'Arbre du retour* (éd. maelstrÖm reEvolution).

Le 15 novembre 2021, dans le lieu-dit « L'Abri » où se réunissent les membres de l'Atelier littéraire du Roman Pays à Rixensart, Patrick Devaux a interrogé **Isabelle Bielecki** au sujet de son roman *La Maison du Belge* (éd. M.E.O., 2021).

Le 20 novembre, elle a participé à la rencontre avec le poète russe Dmitry Vedenyapin dans le cadre des rencontres automnales de la Lyre Emigrée et de l'évènement annuel « La poésie belge face à la poésie russe ».

Le 27 novembre, elle a dédié ses ouvrages au Salon du Livre de Wallonie.

Sur le thème de son cinquième livre, *Les fruits de la solitude* (éd. Dricot), **Myriam Buscema** a organisé un récital de textes d'auteurs entrecoupés de morceaux à la harpe les 9 et 10 octobre à l'église d'Incourt.

Daniel Charneux a présenté *Pierre Hubermont, écrivain prolétarien, de l'ascension à la chute* (éd. M.E.O., 2021) en compagnie de son co-auteur Claude Duray à la Maison des Employés (Mons) le 28 septembre. L'animateur était Renild Thiébaud.

Il a présenté le même livre ainsi que son roman *À propos de Pre* (éd. M.E.O., 2021) le 3 octobre 2021 à la Maison d'Anna (Wihéries) en compagnie d'Annie Préaux et de

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

Françoise Houdart.

Il a participé, le 16 octobre à la bibliothèque de Mons, à la présentation du recueil posthume des poèmes de Raymond Choquet, dont il a rédigé la postface. Il était accompagné par Stefan Thibeau (l'éditeur du recueil), Annie Rak, Morgane Eeman et Roland Thibeau, de la « Roulotte théâtrale ».

Le 20 octobre, il a participé, avec les éditions M.E.O., au mini-salon du livre de l'AEB.

Le 21 octobre, il a donné au cercle historique et archéologique de Saint-Ghislain une conférence sur Pierre Hubermont.

Le 22 octobre, il a présenté son roman *À propos de Pre* à la bibliothèque de Boussu. L'animateur était Renild Thiébaud.

Le 13 novembre, il a présenté son roman *À propos de Pre* dans le cadre du salon « Pour se Livre ». L'animateur était Renild Thiébaud. Un autre invité était Jean-Marc Rigaux pour *Kipjiru 42...195*.

Le 23 novembre, il a présenté l'itinéraire d'écrivaine d'Annie Préaux à la Maison culturelle de Quaregnon.

Les 27 et 28 novembre, il a participé, sur le stand des éditions M.E.O., au salon du livre de Wallonie, à Mons.

Dans le cadre des Rencontres Littéraires de Bruxelles de l'Espace Art Gallery qui ont repris en ce mois de novembre 2021, **Thierry-Marie Delaunois**, organisateur de l'événement, a présenté le dimanche 21 novembre Martine Rouhart avec ses publications *Les fantômes de Théodore* et *Saisir l'instant*, et Jacqueline Gilbert avec ses publications *Un petit détour* et *Un petit goût de quinquina*. Ces Rencontres Littéraires se déroulent désormais le troisième dimanche du mois à 15h30 en janvier, mars, mai, septembre et novembre.

Le 16 janvier 2022, Thierry-Marie Delaunois recevra Florence Noël et Sylvie Godefroid.

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

Arnaud Delcorte a présenté son dernier recueil *Trouble* (éd. Unicité, 2021) au Marché de la poésie de Paris le 23 octobre 2021.

Le mercredi 6 octobre 2021, à la bibliothèque de Chiroux, **Guy Delhasse** a présenté son livre *Liège en toutes lettres* (éd. de la Province de Liège, 2021) en compagnie de ses invités Gérald Purnelle, Béatrice Renard et Marc Pirllet.

Le 15 novembre 2021, **Renaud Denuit** a donné une conférence pour la Faculté de Droit de l'Université Catholique de Lyon, intitulée *La place de la culture dans la construction européenne*.

Le 27 novembre 2021, **Patrick Devaux** a participé au Salon de l'Autre Livre (Paris) avec les éditions Le Coudrier.

Michel Ducobu a donné, le 2 octobre, une conférence sur le thème : *Les heures de Maria Van Rysselberghe et d'Emile Verhaeren*, au Musée Verhaeren, à Roisin. Les lectures étaient assurées par Eveline Legrand.

Le 9 novembre 2021, à la bibliothèque de Watermael-Boitsfort, **Anne Duvivier** a participé à une rencontre animée par François-Xavier Van Caulaert autour de son dernier roman, *Cendres* (éd. M.E. O.)

Isabelle Fable a présenté son recueil de nouvelles *Les couleurs de la peur* (éd. M.E.O.) lors de la rencontre de l'AREAW. Elle était interrogée par Michel Ducobu.

Gaëtan Faucher a dédié son dernier ouvrage, *Le hasard*

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

arrive toujours à l'improviste, le 3 octobre 2021 à la librairie Mot Passant (Bruxelles).

Le 20 octobre, il a présenté la vie de Sarah Bernhardt au Carpe Diem (Bruxelles).

Les samedi 27 et dimanche 28 novembre, il a dédié ses ouvrages au Salon Mon's livre.

Il a raconté l'histoire du cimetière du Père-Lachaise le 15 décembre, au Carpe Diem.

Le 6 novembre 2021, à la Maison de l'Imprimerie de Thuin, **Pierre-Jean Foulon** a présenté son ouvrage *Eau* (éd. du Spantole, 2021), illustré par Étienne Colas, lors d'un entretien avec la directrice de l'imprimerie, Ludivine Onuczak.

Rose-Marie François a obtenu le Prix triennal de littérature dramatique en langue régionale endogène de la Fédération Wallonie-Bruxelles, pour *Filipè & Je.han*. Le 28 novembre, elle a participé à une rencontre littéraire organisée par Guy Delhasse à la bibliothèque de Plainevaux (Neupré).

Françoise Houdart a présenté ses dernières œuvres le dimanche 3 octobre 2021 à la Maison d'Anna (Wihéries).

Le 21 octobre 2021, **Jean Jauniaux** a présenté la traduction italienne de son livre *Belgiques (Racconti trappisti*, Mincione edizioni) à l'Atelier des Capucins (Mons).

Le 8 décembre 2021, à la bibliothèque des Riches-Clares, il a participé à la soirée consacrée à la réédition des œuvres poétiques de Roger Bodart (*Origines*, éd. Samsa, coll. Les évadés de l'oubli, 2021) en compagnie d'Eric Brogniet, Pierre-Yves Soucy et Florence Richter. Cette conférence, intitulée *Roger Bodart, le cœur triomphant* était accompagnée de lectures d'extraits par Laurent Tisseyre.

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

Le 18 décembre, à la Maison CFC (Bruxelles), il a organisé un évènement en mémoire de Jacques De Decker consacré à *Zénon l'insoumis : entre Marguerite Yourcenar et André Delvaux*, d'après le titre du documentaire réalisé par Françoise Levie. La projection de ce film fut suivie de celle du documentaire *Marie-Christine Barrault chez Marguerite Yourcenar*, et du film *L'œuvre au noir* d'André Delvaux.

Michaël Lambert a dédié son dernier ouvrage *Un esprit vert dans un corsaire* (Cactus Inébranlable éditions, 2021) le dimanche 28 novembre 2021 à la Foire aux livres du Kiwanis (Liège) et le 4 décembre lors du salon des Fugueurs de Lire (Liège).

Le 23 octobre 2021, **Philippe Leuckx** a dédié ses ouvrages lors du Marché de la poésie de Paris.

Béatrice Libert a obtenu le Prix Joël Sadeler de la Ville de Ballon pour *La sourde oreille et autres menus trésors* (éd. Henry, 2020).

Le dimanche 3 octobre 2021, **Alain Magerotte** a dédié son roman *Exorcisme à Berchem Sainte-Agathe* (éd. Lamiroy, 2021) à la librairie Mot Passant (Bruxelles).

Marie-Bernadette Mars a animé à Saint-Hubert, le 19 octobre 2021, le débat organisé par le CIEP – Centre d'Information et d'Education Populaire – à propos du film «L'Olivier», en lien avec son roman *L'échelle des Zagoria* et les thématiques de la transmission et de la résistance. Elle a participé au Salon du Livre Wallonie, Mon's livre, le samedi 27 novembre 2021, au stand des éditions Academia. Elle a dédié ses livres à la librairie « Les nouvelles » à Crisnée, le

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

vendredi 3 décembre 2021, et à la librairie «Toutes Directions» à Liège, le 10 décembre 2021. Le 3 mai dernier, elle avait également animé une rencontre en ligne avec les étudiants de la section paramédicale de HELMO, Liège, sur la thématique des réfugiés.

Alexandre Millon a participé au Salon du livre de Wallonie le 28 novembre 2021.

Rebecca Nicais était présente au village du livre de Beaumont, les samedi 2 octobre et dimanche 3 octobre 2021 pour y présenter ses romans.

Elle a dédié son roman *Requiem à deux voix* le samedi 23 octobre 2021 à la librairie Willems (Nivelles).

Elle a participé au salon du livre de Mons, dimanche 28 novembre, et a dédié *Requiem à deux voix* à la librairie Filigranes (Bruxelles) dans le cadre d'une soirée caritative.

Le dimanche 24 octobre 2021, **Carl Norac** a donné une conférence au Musée Apollinaire à propos des écrits cachés, inconnus ou inédits des grands poètes.

En collaboration avec les Midis de la Poésie, Europalia Trains & Tracks l'a invité pour une résidence de deux mois à bord d'un train sur la ligne Ostende-Eupen, la plus longue ligne de train de Belgique. De la ville côtière d'Ostende à la frontière allemande, Carl Norac écrira des poèmes pour tenter de capturer le pays à travers son paysage, ses voyageurs et ses rencontres avec des inconnus et leurs histoires... Un recueil de moments. Le poète tiendra un journal de ses voyages sur les réseaux sociaux pour que ceux qui le souhaitent puissent l'accompagner à leur façon, échangeant des souvenirs d'une journée, d'un train, comme dans le film d'André Delvaux *Un soir, un train*.

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

Le 13 novembre 2021, à la librairie UOPC (Bruxelles), **Colette Nys-Mazure** a prononcé une conférence à propos de son recueil de nouvelles *Belgiques* (éd. Ker, 2021).

Le 16 novembre 2021, un atelier de lecture à la Villa (Centre culturel de Ganshoren) s'est tenu à propos du roman d'**Adolphe Nysenholc**, *Bubelè l'enfant de l'ombre* (éd. Espace Nord).

Le 18 novembre, il a participé au colloque *L'enfant plurilingue en littérature*, organisé par l'Université de Caen.

Sa pièce de théâtre, *Mère de guerre*, a été représentée le samedi 4 décembre 2021 à l'Atelier Marcel Hastir (Bruxelles), avec des marionnettes. La représentation fut suivie par un débat.

L'itinéraire d'écrivaine d'**Annie Préaux** a été présenté par Daniel Charneux le mardi 23 novembre au Centre Culturel de Quaregnon.

Jacques Richard était l'invité d'Antoine Labye pour son émission de radio Curiosité (RCF Liège) le 11 octobre 2021, à propos de son ouvrage *Sur rien mes lèvres* (éd. Le Cormier, 2021).

Le 21 novembre 2021, à l'Espace Gallery (Bruxelles), **Martine Rouhart** a présenté son roman *Les Fantômes de Théodore* (éd. Murmure des Soirs, 2020). La rencontre était présentée par Thierry-Marie Delaunois, et accompagnée de lectures du comédien Didier Niclaes.

Daniel Salvatore Schiffer a publié un hommage à Jacques Lizène, artiste liégeois d'art contemporain décédé le 30

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

septembre, à la une du journal en ligne « L-Post », le 30 septembre 2021.

Son hommage à Gustave Flaubert, célébrant les 200 ans du grand écrivain français, a été publié le 12 décembre 2021 à la une du quotidien belge « La Libre », ainsi que sur les sites de Mediapart et d'AgoraVox.

Luc Templier a interprété la *Lettre au père*, un spectacle d'après l'œuvre de Franz Kafka, le 5 novembre 2021 au Centre Culturel de Bertrix.

Stéphane Van Ranst a obtenu le Prix du roman gay, couronnant sa nouvelle *Falciato* (éd. Lamiroy, coll. Opuscules #141, 2020).

Myriam Watthee-Delmotte a organisé le festival « Les Voix en ville » qui s'est tenu les 1er, 2 et 3 octobre 2021 au théâtre du Rideau (Bruxelles) dans le cadre de l'association « Lettres en Voix ». Le thème retenu cette année était « Scènes d'éblouissement ».

Dans le cadre du Collège Belgique, elle a présenté une conférence sur le thème « Un livre peut changer la vie. Quelques aperçus sur le pouvoir de la littérature à porter de l'élan », le 19 octobre 2021.

Les vendredi 22 et samedi 23 octobre 2021, **Anne-Marielle Wilwerth** a dédié ses deux derniers livres au Marché de la Poésie de Paris.

Du 9 au 19 décembre 2021, à la Fondation Moonens (Bruxelles) s'est tenue

L'Exposition Tjukurrpa

Genèse. L'exposition Tjukurrpa – fragments du rêve est née du livre éponyme. Dans Tjukurrpa, les poèmes d'Arnaud Delcorte, écrits sur le vif en l'espace d'une dizaine de jours, se marient aux peintures sur papier et toile de Kevens Prevaris. L'appel des mots à la peinture s'est fait naturellement. KP : Depuis la nuit des temps, les artistes travaillent en collaboration. La création du mouvement Loray relève de ce travail collectif, d'énergies et de personnalités plastiques différentes. Je pense que ce livre est le résultat de notre rencontre en 2014. Et l'année d'après, une de mes peintures avait fait la couverture de son roman *Le piègeur des jours* publié chez Ruptures édition. AD : Les dimensions de l'œuvre plastique s'ajoutent à celles des mots, ouvrent à des horizons orthogonaux, de sorte qu'on passe de la 2D à la 3D voire la 4D. Car elles stimulent nos cerveaux différemment.* La création d'une exposition prolongeant le livre s'est imposée comme une évidence.

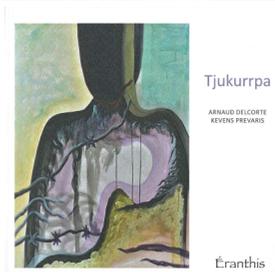
Au cœur du rêve. Dans Tjukurrpa, Arnaud Delcorte, l'aborigène du continent Poésie, nous offre une poésie oxymorique, faite de démesure et de flamboyance. Une poésie crue, presque cruelle dans sa précision, tant l'oxymore est d'entrée de jeu poussé à son paroxysme, comme pour propulser son lecteur dans cette dimension cosmique. Le poète bruxellois nous promène de l'infiniment petit à l'infiniment grand, et aller-retour. Car Tjukurrpa, qui donne son nom au recueil, c'est selon le mythe cosmogonique des aborigènes d'Australie, le temps du rêve qui précède la création du monde. Ce temps, c'est bien celui du « rêve inachevé » (p. 7), « où des bancs d'yeux austères traversent un ciel rose de monde » (p. 23).

En écho au texte écrit, sur la toile de Kevens Prevaris, « le mouvement universel riposte » (p. 58). Le recueil est parsemé des œuvres picturales du plasticien haïtien, des œuvres denses et puissamment colorées, dont l'abstraction condense des sensations prises sur le vif. D'une saisissante et abstraite actualité, les tableaux viennent donner corps à l'instant du rêve décrit dans le recueil et à son réagencement mythologique. Les œuvres

de Kevens Prevaris redisent en écho ce fourmillement de possibles du temps de Tjukurrpa, pour notre plus grand bonheur. Parce que c'est le temps de la rencontre, « après toi l'ombre d'un doute dans le temps du rêve » (p. 126), ce temps de Tjukurrpa est une « note bleue [qui] fourmille de possibles » (p. 11).**

*Extraits d'un entretien avec Huguette Hérard pour «Le National», Haïti.

**Extraits d'un article de Catherine Boudet publié sur le site de poésie « Terre à ciel » - <https://www.terreaciel.net/>



Cotisation 2022

Chère Amie, cher Ami,

Au terme de cette année, nous vous invitons à vous acquitter de votre cotisation pour l'année 2022.

Nous vous remercions dès à présent de bien vouloir verser 37€ sur le compte bancaire BE64 0000 0922 0252.

Cordialement à vous,

Le Comité d'Administration de l'AEB

Échos et informations de nos partenaires de la Fédération Wallonie-Bruxelles:



Académie royale de
Langue et Littérature
française:
www.arlfb.be

Société belge
des auteurs:
www.sabam.be



Centre Wallonie-
Bruxelles Paris:
www.cwb.fr

Archives et
Musée de la
Littérature:
www.aml.cfwb.be



Association royale des
écrivains et artistes de
wallonie:
www.areaw.be

Les midis de la poésie:
www.midisdelapoesie.be



Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 40 | DÉCEMBRE 2021



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE : ANNE-MICHÈLE HAMESSE

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES, DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE ET DE LA
SABAM**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.